AURORA,

OU

L'AMANTE MYSTÉRIEUSE.

Traduction de l'allemand,

PAR LE CIT. D....CHE.

TOME SECOND.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉGRON.

A PARIS,

Chez OUVRIER, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, N°. 41.

AN X. — 1802.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

AURORA,

OU

L'AMANTE MYSTÉRIEUSE.

CHAPITRE PREMIER.

NOUVEAU SUJET D'INQUIÉTUDE.

En arrivant à Florence, Silvio et ses compagnons se rendirent à l'endroit désigné par Aurora. Ils furent reçus par le propriétaire de la maison, l'un des membres de leur association, procureur, et dans les yeux duquel on lisait qu'il était un fripon. Il combla ses hôtes de soins et d'égards.

Florida et le page se logèrent chez lui; le chevalier se fit conduire sans retard à la demeure de son amante.

Elle habitait une maison de campagne située sur une petite hauteur, à une lieue de la ville, et dans la plus belle partie des environs de Florence.

Elle avait musique et société lorsque Silvio arriva. Aussitôt qu'elle l'aperçut, elle vola dans ses bras.

Excepté Thérèse et le page Gabriel, le chevalier ne vit pas un seul visage de sa connaissance. Les dames et les cavaliers le fêtèrent cependant comme s'il leur était parfaitement connu. Un vieillard même lui serra la main comme à un ancien ami, en lui disant: Soyez le bien venu, marquis de la Croce! Notre impatience nous faisait désirer votre arrivée beaucoup plus prompte : cependant vous avez été peu de temps en route. Malgré son extrême diligence, reprit en sou-

riant Aurora, le marquis ne paraît pas indisposé du voyage.

Silvio lui remit une lettre du prince. En lisant les premières lignes, elle leva souvent les épaules; mais lorsqu'en avançant elle vit que son amant avait su faire tomber la comtesse de Belprato au pouvoir du prince, elle fit un cri de joie, et ajouta:

— Notre marquis a fait un coup de maître! la comtesse ne peut plus nous nuire; nous sommes maintenant sans appréhension de ce côté.

Toute la société se réjouit de cette nouvelle, et complimenta beaucoup le chevalier.

Il demanda la permission de se retirer, se sentant un peu fatigué du voyage. Aurora le suivit bientôt, et dans ses bras il oublia sa lassitude.

Tout parut rire autour de lui pendant quelque temps; ce repos cependant ne fut pas de longue durée. Un

matin, on trouva assassiné, près du château de Belvédère, le procureur chez lequel il était descendu. Cet homme étant très-connu, l'aventure fit du bruit, et parvint même aux oreilles du grand duc. On en parla beaucoup à la cour. Pour venger la mort de leur ami, nos affiliés cherchaient avec ardeur à découvrir l'auteur de cet assassinat. Silvio en parla à sa maîtresse.

— Il est beau, lui dit-elle, d'écouter la voix de la compassion; tu pourrais cependant y fermer l'oreille dans cette circonstance.

— Pourquoi?

— Que cela reste absolument entre nous : ce fripon est tombé sous les coups d'un de mes affidés.

— Serait-il vrai?

— Rien de plus certain, et cela était indispensablement nécessaire. Tu serais maintenant dans le château

près duquel il tomba, si je n'avais prévenu ses desseins.

— Moi?

— Il y allait pour déclarer au gouvernement que l'on trouverait en toi le chevalier d'Astagno.

— Ah! mon amie! tu ne pourras toujours me soustraire aux dangers sans nombre qui me menacent.

— Jamais je ne cesserai d'avoir les yeux ouverts sur toi.

— Mais.... si toi-même....

— La timidité ne conduit jamais au but. Qui veut gagner beaucoup, doit beaucoup hasarder.

Un messager vint interrompre l'entretien ; il apportait une lettre de Rome. Aurora ne put la lire sans laisser échapper quelques marques d'inquiétude. Silvio ne sut pas ce qu'on lui mandait, et cet événement ne servit point à le tranquil-

liser.

Quelques jours après, Lorenzo arriva vers le milieu de la nuit. Il amenait, sur des mulets, l'appareil qui servait au capitaine pour jouer ses rôles de fantôme ; il avait aussi avec lui une feuille de Naples, dans laquelle Silvio était signalé sous le nom du chevalier d'Astagno ; son portrait était fait à ne pas s'y méprendre, et tous les gens de justice avaient l'ordre exprès d'employer tous les moyens pour s'emparer de cet homme.

Aussitôt on teignit les cheveux et les sourcils de notre chevalier, et on lui mit une moustache postiche. Tout cela le changeait au point qu'il était méconnaissable, même pour ses amis.

Depuis cette époque, les affiliés s'assemblaient très-souvent pour tenir conseil. Bientôt on apprit l'arrivée prochaine du capitaine ; peu de temps

après vint la nouvelle qu'il était entré un vaisseau dans le port de Livourne, apportant vingt mille sequins pour Aurora et ses associés. Cet événement ramena la joie.

Enfin, au bout de huit jours l'on vit paraître le capitaine. Les nouvelles qu'il annonça n'étaient pas excellentes.

L'archevêque d'Almazi était suspendu et arrêté, ainsi que sa nièce; on ajoutait que cette dernière avait perdu l'esprit.

A Rome, le capitaine avait découvert quelques traîtres, et les avait fait juger et exécuter; à Orbietto, il avait tué lui-même un sbirre. Pour n'être pas reconnu, il portait une moustache espagnole et un faux nez.

Aurora était enfoncée dans un labyrinthe d'intrigues, dont l'aspect était effrayant. Tous les jours, il partait et arrivait beaucoup de lettres : l'ar-

gent cependant ne manquait pas.

Le capitaine fit entourer la maison d'un fossé large et profond, sur lequel on jetait, pendant le jour, un pont qui se relevait la nuit. Tout était surveillé avec le plus grand soin ; lorsque quelqu'un sortait, on lui donnait une marque, qu'il devait rapporter à son retour.

Silvio ne hasarda point la moindre question sur tous ces mouvemens ; il savait que l'on n'y répondrait point : il se contentait du rôle d'observateur.

Lorenzo et le capitaine étaient infatigables : ils approvisionnèrent la maison, comme si elle devait soutenir un siége très-long ; de la poudre, du plomb, des armes de toute espèce arrivaient en abondance. On amena même huit petits canons, qui furent aussitôt mis en batterie.

Pendant un mouvement aussi général, Silvio ne put toujours rester dans

l'inaction ; il demanda de l'occupation au capitaine. Celui-ci lui donna l'inspection des ouvriers chargés de faire une allée souterraine, qui s'étendait fort loin dans la campagne, et dont l'issue donnait dans un ermitage situé au milieu d'une solitude, et habité par un des membres de cette affiliation mystérieuse. La plus grande partie de ces membres ignoraient et le but et les moyens de la société dans laquelle ils étaient entrés, et cependant risquaient pour elle et leurs biens et leur vie. Jusqu'où peut aller l'opiniâtre persévérance de l'homme, quand l'amour ou l'ambition sont les mobiles de ses actions !

CHAPITRE II.

L'ORAGE S'APPROCHE.

A cette époque, on reçut dans la maison d'Aurora, une feuille publique d'Urbino, dans laquelle on mandait que l'on avait trouvé morts deux malheureux, dont la justice avait saisi les corps, et qui tous deux portaient, sur le bras gauche, les lettres *A. P. F.* imprimées avec un fer brûlant. On ajoutait que, comme la justice avait le plus grand intérêt à connaître cet hiéroglyphe, elle offrait deux cents sequins à celui qui lui en donnerait la clef, lui promettant de taire son nom et le pardon de tous ses crimes, s'il se trouvait en avoir commis.

Combien est bonne cette douce justice! s'écria le capitaine après avoir lu. Moi, je promets deux cents ducats à celui qui pourra rompre le cou d'un des signataires de cette ordonnance.

Toute l'assemblée partit d'un éclat de rire. Aurora parut de plus en plus sombre et rêveuse.

Les membres de l'affiliation se lièrent encore par de nouveaux sermens, et se jurèrent une discrétion à toute épreuve.

Le chevalier crut remarquer qu'Aurora cherchait à déguiser ses inquiétudes, mais il n'en témoigna rien.

A cette époque, Giocondo écrivit de Naples que le vice-roi avait fait arrêter sa propre fille.

Peu de temps après, on reçut de Rome la nouvelle que le prince della Torre avait reçu ordre de garder les arrêts.

— Ah! c'est trop tôt! trop tôt! dit

Aurora en soupirant ; et pour la première fois, elle laissa voir son inquiétude à son amant. Ces événemens lui donnèrent le courage de renouveler ses questions.

— Et toi aussi, mon amie, s'écria-t-il : ô ! tout ne va pas au gré de tes souhaits!

— Il s'en faut.

— Le jour est-il enfin venu ?

— Il approche.

— Serai-je instruit ?

— Ah ! Silvio !

— Parle.

— Je ne puis.... ô mon cœur !...

— Qu'avons-nous à redouter ?

— Tout.

— Que pouvons-nous espérer ?

— Tout ! tout !.... même ce que nous avons à craindre.

— Ne sommes-nous point ici en sûreté ?

— Nous ne pouvons l'être nulle part.

— Quels crimes avons-nous donc commis ?

— Beaucoup et aucuns : cela dépend de la face sous laquelle on regarde nos actions.

— Le voile mystérieux dans lequel tu t'enveloppes ne tombera-t-il donc jamais ?

— O ! il tombera !

— Tes plans sont-ils entièrement détruits ?

— Plus de la moitié subsiste encore.

— Et tu perds courage ?

— Moi ? .... Qui te dit que mon courage est abattu ?

— Je le vois clairement.

— Je puis être inquiète, avoir des chagrins ; mais ma fermeté n'est point diminuée. Qui hasarde jusqu'à ses jours pour rentrer dans ses droits, qui a pu concevoir un plan aussi vaste que le mien, n'est pas suscep-

tible de manquer de courage. Tant que cette main sera armée d'un poignard, tant que je pourrai le conduire vers le sein de mes ennemis, je ne me regarderai point comme perdue, et je ne renoncerai point à mes droits.

— Tes droits?... Aurora! réponds-moi clairement et avec franchise, ces droits dont tu parles ne concernent-ils point la maison de Ferrare?

— J'ai juré la mort de César Montéchio.

— Ce que je soupçonnais est donc vrai.

— Vrai?.... Quelles étaient tes griefs?

— Alfonse aima une danseuse nommée Argentine....

— Cela peut être.... L'allée souterraine est-elle terminée?

— Elle le sera dans peu.... Cette danseuse doit avoir au duc....

— Coûté beaucoup d'argent. Cela

est présumable; rien n'était plus juste: pourquoi l'a-t-il aimée ?

— Il a été marié trois fois, et n'a point eu d'enfant.

— N'en a-t-il point eu ?

— Une fille, mais elle est morte : il n'a point de fils.

— Il n'a point de fils ; mais..... Oui..... c'est un barbare!

— On le dit en Espagne, à Rome et à Venise..... Ailleurs cependant on n'en parle pas de même.

— Moi, je le soutiens.

— Il aime les arts et les sciences ; il est noble et vaillant ; il récompense les services, et sa cour est le rendez-vous des talens.

— Si les mânes de ceux qui ont eu à se plaindre de lui se rassemblaient à ses côtés, et surtout ceux d'une femme outragée, il..... Il faut que le bâtard Montéchio perde la vie. Silvio! si ton courage ne te suffit pas, je veux

t'inspirer le mien.... perce le sein de ce traître!

— César est un homme puissant; il est l'héritier du duc....

— Arrête!... tu n'es pas celui...

— Je ne suis point un assassin. Si je le rencontrais sur le champ de bataille ou en rase campagne... Aurora! dis-moi quels sont tes droits : je veux l'attaquer ouvertement, et le combattre aux yeux de tous. Jamais je n'agis dans l'ombre ; jamais l'opprobre n'a fait rougir mon front ni celui de mes ancêtres.

Silvio, je te prends au mot.... Tu combattras pour moi ; bientôt je te fournirai l'occasion d'acquérir de l'honneur. Si tu te rencontres en présence de César....

— Alors, mon épée fera justice de notre ennemi commun.

— Ah! mon ami! mes espérances repos ent sur ton amour et ta fidélité.

L'allée souterraine était terminée, et l'on trouvait qu'elle remplissait parfaitement le but qu'on s'en était proposé; on allait y mettre la dernière main, lorsque l'on reçut de Rome l'étrange nouvelle que le prince della Torre était disparu tout à coup, et que le cardinal avait été empoisonné. Cette perte était irréparable.

Aurora parut prendre peu de part au sort de ses deux amis, elle était tellement occupée des plans qu'elle formait pour elle-même, qu'elle faisait peu d'attention à la destinée des autres.

Cette mauvaise nouvelle fut bientôt oubliée pour une autre qu'apporta le capitaine.

Il parut un matin en s'écriant : Du courage, belle Aurora! Notre port est trouvé.

— Où ?

— A Venise.

— A Venise ?

— Voilà des lettres qui vous en assurent. Dans le conseil il y a été reconnu que la guerre avec Ferrare était inévitable.

— O ! que le ciel veille à jamais sur cette généreuse république !

— Les discussions sur la ligne de démarcation qui doit séparer les deux territoires, ont été poussées si loin, que, pour soutenir son ancienne réputation, la république s'est vue contrainte à faire marcher des troupes vers les frontières. A Ferrare l'on en a fait autant, et il est indubitable qu'il va y avoir une rupture entre ces deux puissances.

— Que ne mérite pas cette nouvelle ?

— Notre ami le comte de Sporato, dont les possessions confinent aux frontières de Ferrare, vient d'offrir ses secours aux Vénitiens : il conduit

lui-même à la république un corps de trois mille fantassins et un autre de cavalerie. Voici pour notre ami Silvio un brevet de commandant des troupes à cheval.... L'instant du courage est arrivé.... César Montechio conduit les troupes de son oncle. Silvio.... le sort de votre amie est dans vos mains.

— O mon bien-aimé! le destin se déclare pour moi, puisque le bras de mon amant défend mes droits, et s'arme pour ma vengeance.

— Lisez cette lettre.... Chevalier, votre départ ne peut être long-temps différé.

— Je ne me ferai point attendre.

Le capitaine s'éloigna. A peine Aurora eut-elle parcouru la lettre que l'on venait de lui remettre, qu'elle se jeta dans les bras de son amant. Des pleurs humectaient ses beaux

yeux, son sein charmant s'élevait et s'abaissait avec rapidité.

Ah! Silvio! toi pour qui je voudrais tout faire, tout hasarder, rien ne me coûterait pour assurer ton bonheur. L'amour a joint nos deux cœurs par des liens indissolubles! Quelle puissance sur la terre oserait essayer de les briser?... Le destin t'a choisi pour mon vengeur. Si César tombe sous tes coups dans les champs de la gloire, l'honneur apposera son cachet sur nos nœuds. Oui, je veux partager avec toi mon bonheur.... un bonheur....

— N'achève pas! Je soupçonne ce que tu veux dire: si tes droits sont prouvés, si les prétentions sont fondées, tout réussira selon tes vœux.

— O! oui!

— Maintenant je ne veux plus aucun éclaircissement; je ne veux

point apprendre plus clairement ce que je crois déjà savoir.

— Mais....

— Sois intimément convaincue que si César et moi nous rencontrons, l'un de nous doit laisser sa vie sur le champ de bataille. Maintenant il est mon ennemi : ce n'est point comme un assassin, mais à face ouverte que je veux l'attaquer.... Jamais femme ne m'a fait éprouver ce que je sens pour toi... Cette passion m'a donné bien des chagrins, mais je lui dois aussi des heures bien fortunées.

— Des heures du plus doux ravissement et de la félicité la plus pure.

— Je dégagerai ma parole.

— Je tiendrai ma promesse.

— Mon sang et ma vie t'appartiennent.

— Je t'appartiens toute entière. Tout ce que je possède est à toi. Je veux qu'un diadême....

— Arrête !... Si nous nous rencontrons, César est perdu, ou j'expirerai sous ses coups.

— Quel avantage n'a pas sur lui mon brillant Silvio !

— Ne célébrons pas la victoire avant le temps : le sort des armes est incertain ; la déesse des combats ne se déclare pas toujours en faveur du même.... Terminons.... Dans Silvio César ne trouvera point un lâche.

— Venise te garde une couronne de lauriers.

— Qu'elle dise : Il a fait son devoir. C'en est assez pour moi.

— Ainsi que l'amante d'un héros courait au-devant de ses pas, pour lui offrir la couronne de la reconnaissance, quand il sortait du tournois où il avait combattu pour elle ; de même ton Aurora s'élancera près de toi, portée sur les ailes de l'Amour,

et avec ravissement couronnera ta tête de myrte et de laurier.

— Brisons là.... Maintenant toi seule me cause quelque inquiétude.

— N'en conserve aucune. Peut-être serai-je à Venise avant que tu ne sois sur le champ de bataille.

Silvio s'occupa des préparatifs de son voyage. Aurora retardait toujours cette séparation nécessaire. Il fallut enfin se quitter : ils étaient tous deux saisis des plus noirs pressentimens.

— O mon amie ! s'écria le chevalier, mon cœur semble m'annoncer que nous ne nous verrons plus ici-bas.

— Bannis.... bannis des pensées aussi funestes ! nous nous reverrons pour être rendus au bonheur ; nous nous reverrons, et tous nos vœux seront comblés.

— Ils ne le seront jamais dans ce monde !

— Je te le répète, le bonheur nous attend !

Plût au ciel !... Ce ne sont donc pas les derniers baisers que je prends sur tes lèvres !

— Ce sont les avant-coureurs de ceux plus doux qui t'attendent au retour. Les baisers du départ, quoiqu'entremêlés de tristesse, tiennent par une chaîne invisible aux baisers charmans que l'on se prodigue en revolant dans les bras l'un de l'autre. Le doux printemps succède à l'hiver si âpre et si froid; après l'été brûlant, paraît le bienfaisant automne répandant les fruits à pleines mains. Lorsque le sort nous réunira, un bonheur pur nous attend. Rien ne pourra plus nous séparer; la mort seule mettra un terme à notre félicité.

— Adieu !..... adieu !

— Ah ! mon tendre ami !

— Ma

— Ma bien-aimée! bel ange de ma vie!... ta main me conduit au tombeau....

— Quelles idées funestes!

— Adieu!

— Mon cœur s'élance après toi! Ne révoque jamais en doute sa fidélité.... Adieu!

Le capitaine entra précipitamment en cet instant, en s'écriant : Hâtons-nous; nous n'avons point un instant à perdre. Remercions le ciel d'avoir Venise dans nos intérêts.

— Qu'y a-t-il donc de nouveau? demanda Aurora.

— Le malheur nous poursuit, les mauvaises nouvelles se succèdent avec rapidité.

— Comment?

— L'on vient de publier à son de trompe, que l'on est instruit, à n'en point douter, du séjour du chevalier d'Astagno dans cette ville; l'on re-

nouvelle la promesse d'une récompense pour qui découvrira sa retraite. L'on donne l'ordre à tous les habitans de multiplier les recherches.... N'en est-ce point assez ?

C'en est trop !... beaucoup trop !... Adieu ! adieu !

— Adieu !

Hâtez-vous, dit le capitaine au chevalier ; rendez-vous à l'ermitage par notre allée souterraine. Des chevaux et des valets vous attendent. Ne perdons point de temps, partons.

Arrivés à la solitude, la séparation des deux amans leur coûta encore beaucoup de larmes, et si le capitaine n'eût pas été présent, le départ de Silvio eût été retardé de quelques heures ; ils se dirent enfin le dernier adieu.

Une fois à cheval, Silvio s'éloigna rapidement. Nous ne le suivrons point pas à pas. Nous nous bornerons à

instruire le lecteur, qu'il échappa aux recherches actives du duc de Ferrare, et arriva enfin heureusement à Mirandola.

Il voulut y prendre un jour de repos, et l'aventure suivante lui arriva.

Il se promenait sur la grande place, lorsqu'il vit près de lui un de ses amis qu'il ne s'attendait pas à rencontrer là : c'était le marquis Alexandro Toraldo.

Cet Alexandro était occupé à examiner des chevaux qu'il voulait acheter, lorsqu'en silence, et sans en être remarqué, Silvio s'approcha de lui.

Entièrement occupé de ses chevaux, Alexandro ne voyait rien autour de lui : le hasard lui fit porter les yeux sur le chevalier ; il recula de surprise.

— Est-ce bien toi, Silvio, où n'est-ce que ton ombre ?

— C'est moi, bien moi, mon ami !

Ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, et se firent mille questions sans répondre à aucune. Enfin Alexandro remit son marché à une autre fois, et emmena chez lui son ami.

CHAPITRE III.

UNE ALERTE.

Lorsqu'ils y furent arrivés, Silvio lui demanda s'il habitait maintenant Mirandola.

— Oui; cette maison est à moi.

— Par quel hasard en as-tu faie l'acquisition?.... Ta mère ne vit-elle plus?

— Je ne l'ai point encore perdue... mais nous sommes brouillés, et ne nous voyons plus.

— Pourquoi?

— Tu vas l'apprendre. Tu sais combien je suis attaché à Laure, et que j'ai juré de ne jamais donner ma main à une autre. Ma mère, qui cependant

est la meilleure des femmes, n'a pas voulu consentir à mon union avec ma bien-aimée, parce que Laure n'est que d'une famille bourgeoise. Je renouvelai mes instances, ma mère se fâcha, j'en fis autant, et nous nous séparâmes. Je quittai Naples pour venir m'établir dans cette ville, où j'ai reçu la main de mon amie. Elle est entièrement à moi, et j'ai trouvé le bonheur dans ses bras.

— Et ta mère?

— Elle est inexorable, et cela par les conseils de son confesseur, qui qui veut l'engager à donner tout son bien au couvent qu'elle habite.

— Tu peux t'en passer ?

— Très-heureusement pour moi... Et toi, Silvio! quel genre de vie as-tu embrassé?

— Celui d'un homme qui tantôt est dans un endroit, et tantôt dans

un autre. Dans cet instant, je me rends à l'armée.

— Qu'es-tu devenu depuis que nous nous sommes perdus de vue ?

— Je viens de te l'apprendre. J'ai habité Rome, Florence, etc.

— N'as-tu pas .... pardonne-moi cette question .... n'as-tu pas été aussi à Almasi ?

— Pourquoi à Almasi ?

— Je ne sais !

— Qui peut t'engager à me faire cette question ?

— Elle est dictée par l'amitié.

— Eh bien ! ....

— C'est assez ! Je suis instruit qu'effectivement tu as été à Almasi. Ne crains rien de moi.

— Que pourrais-je avoir à redouter ?

— Je suis ici membre du gouvernement, et ce gouvernement...

— A-t-il quelque chose à me de-

mander ? Je suis au service de la république de Venise.

— Très - bien ! laisse - moi finir. L'on a envoyé ici le signalement d'un certain chevalier d'Astagno..... ce signalement.... pardonne.... te ressemble à s'y méprendre... Je suis plus instruit que tu ne le supposes.... Rapporte-t-en à mon honneur et à mon amitié

— De quoi es-tu instruit ?

— Que tu es entré dans une association secrète.

— Je ne t'entends pas.

— Silence ! silence !

— Comment peux-tu présumer ?...

— Je ne présume rien, j'ai la certitude.

— Quelle certitude ?

— Je te le répète cependant, tu n'as rien à craindre de moi.

— Mais....

— Pour te donner la preuve que je

suis au fait, quel nom veux-tu que je te donne ? T'appelerai-je d'Astagno, Angelo del Duce, ou marquis de la Croce ?

— Grand Dieu ! mais comment....

— Sur la demande du gouvernement de Ferrare, l'on a arrêté dernièrement ici un vagabond, sur lequel on a trouvé des écrits, dont il a été impossible de déchiffrer un mot. Le drôle ne voulut jamais rien avouer, et devait être mis à la question. Par pitié, ou à cause de la haine que notre maison a toujours porté à celle de Ferrare, je pris sur moi de faire évader ce malheureux. Avant son départ cependant, je voulus être instruit... Tu dois porter sur ton bras gauche les lettres *A. P. F.*

— Alexandro ! tu sais tout !

— Je suis donc enfin parvenu à mon but !

— Comment ?

— Tu es mon prisonnier.

— Traître !

— Tu ne sortiras point de cette maison.

— Infâme !

— Tu pourrais tomber dans quelque malheur ; tu ne me quitteras point.

— Il est affreux d'être trompé par son ami ; mais ne triomphe pas avant le temps : je vendrai cher ma liberté, et tu seras la première victime immolée à ma fureur.

— Je suis sans armes, et cependant je te redoute peu.

— Traître ! je....

— Ce bras seul suffit pour t'arrêter.

En disant ces mots, il ôte son habit, relève la manche de sa chemise, et Silvio aperçoit sur son bras gauche es trois lettres mystérieuses.

Un nouvel embrassement termina la scène et les inquiétudes du cheva-

lier. Il pardonna cette plaisanterie à son ami, et se constitua volontiers son prisonnier.

Comme la plus grande partie de ceux qui la composaient, Alexandro était entré dans l'affiliation, sans savoir lui-même ni pourquoi ni comment. Un de ses amis qui y avait été reçu sans en connaître les projets, l'avait décidé à s'y faire aggréger, à en porter la marque distinctive, et à exécuter les ordres des chefs invisibles qui la faisaient mouvoir.

Silvio l'instruisit de tout ce qu'il savait, et lui recommanda fortement les intérêts de son amante. Après un court séjour, les deux amis se séparèrent avec regret; le chevalier se rendit à sa destination.

Le comte de Sporato et le général des troupes vénitiennes le reçurent avec amitié; ils l'envoyèrent de suite au poste qu'il devait occuper. Son

corps se trouvait sur la frontière, vis-à-vis la cavalerie ennemie.

Lorsque Silvio joignit l'armée, il ne s'était encore rien passé d'important; à peine y avait-il eu quelques coups de feu tirés entre les patrouilles. Les troupes du duc avaient reçu avec plaisir l'ordre de n'engager aucune action; celles de la république n'étaient pas plus pressées de montrer leur vaillance. A l'arrivée du chevalier, la scène s'anima un peu; il commença à chagriner les avant-postes; souvent même il en venait aux mains avec les patrouilles ennemies, et toujours il avait l'avantage.

Le général vénitien lui fit recommander d'agir avec prudence; mais ne pouvant contenir son impatience, il renouvelait tous les jours ses attaques. Enfin il rencontra un gros corps de cavalerie ennemie : quoique inférieur en nombre, il ne balança point

à fondre sur lui. Le vaincre et s'emparer de ses positions, fut l'affaire de peu d'instans. Le commandant des Vénitiens fut obligé d'avancer pour soutenir le chevalier, qui se trouva bientôt fort avant sur les terres de Ferrare. L'on reçut alors la nouvelle que le duc cherchait à entrer en négociation avec la république.

Les hostilités furent suspendues jusqu'à nouvel ordre : les troupes vénitiennes restèrent néanmoins dans leurs positions.

Pendant cette espèce de trève, César vint avec toute son armée joindre les premières troupes, et pendant que les deux puissances cherchaient à arranger leur différent, les deux armées se préparaient au combat.

A cette époque, Aurora fit savoir à son ami, qu'elle était en chemin pour se rendre à Venise.

L'on apprit aussi, dans le même

temps, que le duc de Ferrare venait de mourir subitement.

César quitta l'armée pour se rendre à la résidence. Les couriers se succédèrent rapidement. Un orage semblait s'élever. L'on assurait que les troupes du pape étaient entrées dans le duché : la prompte mort du duc étonna tous les esprits.

Bientôt les nuages se dissipèrent. L'on apprit avec certitude que l'armée du pape avait pris possession de Ferrare. César protesta en vain contre cette violence ; en vain il menaça d'appeler l'empereur à son secours; le pape prouva ses droits, et grâce au testament de la pieuse Mathilde, il demeura en possession de tout le duché.

Les Vénitiens entrèrent en arrangement avec Sa Sainteté. César devint duc de Modène, et le bruit courut qu'à son avénement il avait fait couper

la tête à une sorcière qui, à force d'adresse, avait été sur le point de lui faire perdre le peu que lui avait laissé la générosité du saint Père.

Silvio retourna à Venise. Il croyait y trouver son amie; tous les jours il l'attendait, et tous les jours son attente était trompée : Il était dans la plus grande inquiétude.

Trois mois s'écoulèrent dans cette pénible situation; le chevalier ne savait quelle résolution former.

Un jour enfin un inconnu l'aborda sur la place Saint-Marc, le salua sous le nom d'Angelo del Duce, et après s'être fait reconnaître pour un des membres de l'association secrète, il lui dit qu'il était enchanté de l'avoir rencontré, parce que depuis longtemps il le cherchait, et qu'il était chargé de l'engager à se rendre dans les Apennins, s'il voulait être instruit de choses importantes qui le

concernaient. Après avoir dit ces mots, il s'éloigna sans entrer dans de plus longs détails.

Silvio, fort incertain du côté vers lequel il tournerait ses pas, se mit cependant en voyage pour chercher dans les montagnes le trésor qu'il croyait y rencontrer.

CHAPITRE IV.

NOUVELLES DÉSESPÉRANTES.

L'INFORTUNÉ prince troyen, ni le trompeur roi d'Ithaque n'ont pu trouver sans conducteur le large chemin de l'enfer; et il fallait que notre aventurier cherchât dans une longue chaîne de montagnes une retraite qu'avec soin sans doute on dérobait à tous les yeux. L'entreprise ne paraissait pas des plus aisées, cependant elle réussit sans beaucoup de travaux.

Entre deux montagnes peu élevées se trouvait un petit vallon dans lequel le hasard conduisit notre voyageur, qui pour marcher avec plus de sûreté,

s'était vêtu en pélérin. Au fond du vallon il aperçut un ermitage qui paraissait construit depuis peu. Un jardin entourait la maison. Le cœur palpitant, Silvio en ouvrit la porte, et s'avançant sous une allée d'arbres fruitiers, il se disait : Elle va sans sans doute voler au-devant de moi; dans un instant je la presserai contre mon sein, ses lèvres se colleront sur les miennes. Parvenu à la porte, d'une main tremblante il en presse le bouton, elle s'ouvre; il entre d'un pas chancelant, il regarde, point d'Aurora. Un ermite à longue barbe se présente seul à ses yeux, et lui demande ce qu'il désire.

Toutes ses espérances s'évanouirent à la fois, ses yeux se remplirent de larmes, son cœur se serra; accablé, et sans pouvoir prononcer un seul mot, il tomba sur un banc qui se trouvait près de lui.

— Vous ne paraissez pas bien, mon fils, lui dit le solitaire.

— Non! ah! non! répondit-il en soupirant.

— Qu'avez-vous?

— Mon mal est là, dit-il en posant la main sur son cœur.

— Venez, pénétrons dans l'intérieur de ma solitude: quoique petite, elle peut encore offrir place à un infortuné.

Silvio suivit le vieillard. Ils entrèrent dans une petite chambre où l'on apercevait une table sur laquelle était un crucifix: deux chaises de bois et un lit formé par quelques bottes de paille, en composaient tous les meubles.

Le vieillard fit asseoir notre chevalier, puis ferma les verroux de sa porte, ce qui surprit beaucoup son hôte. Il apporta ensuite une cruche d'eau fraîche, un pain et du fromage

des Apennins; mais il fit seul honneur à ce frugal repas.

— D'où viens-tu ? où vas-tu ? demanda-t-il ensuite; que cherches-tu dans ce vallon, et sur les flancs de nos montagnes ?

— Oblige-moi de ne point me faire des questions auxquelles je ne puis répondre; contente-toi d'apprendre que ce n'est point la curiosité, mais un intérêt puissant qui m'amène dans ces déserts.

— Je te crois sans effort.

— Très-certainement tu dois aussi avoir eu de fortes raisons pour choisir cette retraite, que vraisemblablement tu n'as pas toujours habité, car elle paraît bien neuve, et toi....

— Et moi bien vieux, veux-tu dire ? Tu as raison. La lune a fait à peine quatre tours depuis que je suis en ces lieux. J'ai cependant été assez heureux pour y offrir déjà retraite à

plus d'un infortuné. Dans le monde, il est plus de malheureux que de favorisés des destins !

— Cela n'est que trop vrai !

— Il y a deux jours qu'il est passé ici un être dont le sort est bien à déplorer. Je ne sais s'il est coupable ou non : il tenait à la conjuration découverte à Modène. Il s'est échappé de prison, je ne sais par quel moyen ; il veut se retirer en France ou en Espagne.... Y sera-t-il en sûreté ?..... César Montéchio est bien puissant !

— Que peut avoir à démêler avec César l'infortuné dont tu me parles ?

— Autant que tant d'autres qui ont conjuré contre ses jours et sa puissance.

— Ainsi cet homme venait de Rome?

— Non.... Mais je ne veux pas vous tourmenter plus long-temps : me reconnaissez-vous ?

— En disant ces mots, le solitaire ôte sa barbe et sa perruque, et Silvio reconnaît Lorenzo. Il se jette dans ses bras; puis après un instant accordé au plaisir et à la surprise, il reprend la parole.

— Lorenzo ! mon ami ! .... où est-elle... où est mon Aurora ?

— Nous avons fait dire des messes pour le repos de son âme : ainsi j'espère....

— Dieu puissant !.... qu'as - tu dit !... Elle est morte !... mon Aurora n'est plus !

— Elle n'est plus.

— Mon Aurora !... Dieu !... et je n'ai pu la suivre !.... Est - elle donc tombée sous les coups de ses ennemis ?

— Malheureusement !

— Et je vis encore !.... Si je respire, c'est pour la venger.

— Calme - toi, et n'entasse point assassinat sur assassinat, malheur sur

malheur. Tu ne sais pas encore si une vengeance juste ou injuste armerait ta main d'un poignard.

— O fureur!

— Elle a laissé pour toi ce petit paquet.

— Pour moi?

— C'est à Mantoue qu'il était déposé.

En l'ouvrant, les larmes de Silvio coulaient en abondance. Au-dessus était le portrait de son amante : il le couvrit de mille baisers.

— O! s'écria-t-il, combien de fois ces beaux yeux se sont reposés sur les miens!..... Maintenant ils sont fermés!... fermés pour jamais!... Ces lèvres enchanteresses ont perdu leur éclat.... le rose qui les embellissait est maintenant remplacé par une livide pâleur.... O désespoir!.... ô douleur!

Six rouleaux de chacun deux cents

sequins étaient sous le portrait. Silvio voulut partager avec Lorenzo ; mais celui-ci n'en accepta que deux, prétendant avoir de l'argent, et vouloir finir ses jours dans cette solitude.

Sous les sequins était une jolie cassette ; dans une seconde étaient des papiers, au - dessus desquels se trouvait le billet suivant :

« Je suis forcée de faire en cet instant une démarche, qui, peut - être, me coûtera la vie. Si je succombe, j'espère que tu recevras ce paquet qui t'est destiné. Le cœur rempli d'amour pour toi, j'irai dans un autre monde, où je te retrouverai sans doute. Le temps vole rapidement. Mon dessein est hardi, mais approuvé par l'équité la plus rigide. Adieu ! toi le seul ami de mon cœur ! adieu jusqu'à l'éternité ! »

AURORA.

Silvio

Silvio se cacha le visage dans ses mains, et s'abandonna aux larmes et à la douleur. Lorenzo était lui-même fort ému : Silvio ! s'écria-t-il, sois homme !

— Ah ! mon cœur est brisé !

— Nous savions tous combien elle t'aimait.

— Maintenant il n'est plus de bonheur pour moi sur la terre.... Je suis seul... mon Aurora est à jamais perdue..... j'irai m'ensevelir dans un cloître.

— En prenant ce parti, pourras-tu la rendre à la lumière?... Tu es jeune.... né pour le bonheur.... Calme tes sens.... écoute la voix de la raison, et n'agis point comme si tu en étais privé... Ouvre ce paquet, et vois ce qu'elle t'écrit.

Le chevalier obéit à ce conseil. Les premiers objets qui frappèrent sa vue furent des rubans et un mouchoir de

soie qu'avait souvent porté son amie, et qui souvent avaient été les témoins de transports bien doux. La vue de ces objets augmenta sa douleur, en rappelant à son souvenir des instans enchanteurs ; il les dévora de baisers, et ne pouvant suffire aux sensations qu'il éprouvait, il se précipita sur la triste couche d'Alonzo, en se livrant aux fureurs du désespoir.

Il s'arrachait les cheveux, se meurtrissait la poitrine : l'excès de la douleur lui faisait pousser des cris et des sanglots déchirans.

Il baignait de ses larmes une boucle des cheveux de son amie, la couvrait de baisers, et lui adressa ces paroles lorsque ses transports, un peu affaiblis, purent le lui permettre.

« Ah ! je te reconnais ! oui, je t'ai vue mille fois ! mille fois j'ai joué avec toi ! mille fois tu as entouré mes

doigts, lorsque, jaloux de te voir reposer sur le beau sein de mon amie, je t'en écartais !... Tu me suivras dans la tombe! »

Lorenzo le laissa seul à sa douleur pendant quelques instans. Lorsqu'il rentra, il le trouva assis à la même place, pleurant sur les papiers qu'il avait trouvés dans le paquet, et qui étaient écrits en chiffres connus des affiliés. Lorenzo! s'écria-t-il en le voyant paraître, lis ces feuilles; je n'en ai pas le courage.

Lorenzo les prit, et lut ce qui suit:

« Je ne puis, ô mon tendrement aimé Silvio! te laisser, après ma mort, dans l'incertitude dans laquelle j'ai été contrainte de te tenir sur mon sort, lorsque j'étais au nombre des vivans. Le voile qui me couvrait toute en-

tière va tomber à tes yeux. Hélas ! si j'avais pu t'apprendre de vive voix ce que tu ne sauras que lorsque je ne serai plus, ton bonheur aurait surpassé ton attente. Assuré d'un éternel amour, tu aurais éternellement partagé ma félicité ; car mon âme était à jamais liée à la tienne.... Après ma mort.... qui paraît inévitable.... tu tiendras ces feuilles dans tes mains ; tu les mouilleras de tes larmes ; tu béniras mon souvenir. La démarche qu'en cet instant je dois et veux faire, me conduit au trône ou à l'échafaud : les risques que je cours, je les cours pour toi. Si je succombe, tâche d'échapper à mes bourreaux. Je te laisse tout ce dont je puis disposer. Le peu de temps qui me reste me défend d'être prolixe. Peu de mots suffiront pour te découvrir un secret que, du moins, j'ai cru le remarquer, tu as deviné en partie depuis long-temps.

« Je suis la fille d'une danseuse espagnole et du duc actuel de Ferrare : jamais il n'a voulu me reconnaître pour son enfant. En mourant, ma mère a emporté avec elle toutes les preuves de ma naissance. Le duc a corrompu, à force d'argent, tous ceux dont le témoignage aurait pu me servir. On m'avait confinée dans un cloître d'Espagne ; j'ai trouvé le moyen de m'échapper. Je me suis fait un parti de tous ceux que le duc avait offensé d'une ou d'autre manière, et j'ai cherché, par la ruse, à rentrer dans mes droits. J'apprends en cet instant que mon père est sur son lit de mort : je lève le masque ; je vais me présenter hardiment à ses yeux. En mourant il avouera publiquement sa fille, ou bien il la livrera aux coups du barbare Montéchio..... Adieu ! »

— Vous devez vous souvenir ; poursuivit Lorenzo, qu'Aurora possédait une bague dont elle faisait le plus grand cas ?

— Je le sais. Dès les premiers momens de notre connaissance elle m'en instruisit, parce que cette bague excitait ma jalousie.

— Elle venait du duc, qui l'avait donnée à sa mère. Il l'a reconnue : il est convenu avoir eu une fille de la danseuse Argentina ; mais il a prétendu que dès long-temps elle n'était plus au monde. Il a hautement déclaré que votre amante voulait le tromper ; et César, qui était parvenu à découvrir une partie de ses menées, lui a fait couper la tête, en l'accusant de sorcellerie.

— O César !

— Vingt témoins ont déposé que, depuis long-temps, la fille du duc était morte, et qu'Aurora n'était

qu'une intrigante : ils l'ont affirmé par serment, et juré sur les saints évangiles.

— Ah ! Aurora, pourquoi avoir brigué la couronne d'un petit état, toi qui étais digne de régner sur l'univers !

— Notre capitaine, Giocondo et quelques autres anciens serviteurs du duc, qui connaissaient parfaitement ses secrets, ont hautement affirmé la vérité de ce qu'avançait Aurora.

— Et ils n'ont point été écoutés ?

— Ils ont, comme elle, passé au tranchant de l'épée.

— O les barbares !... Lorenzo ! réponds-moi avec franchise, Aurora a-t-elle mérité la mort ? Etait-elle effectivement une fourbe ?

— Si ce que l'on dit est vrai, elle n'avait pas, sous le sein gauche, une marque que devait avoir la fille du duc,

— Ah ! Aurora ! qu'as-tu fait ! . . . Sous le masque de l'amitié, ses ennemis l'ont perdue. Pour satisfaire leur vengeance, ils ont su la contraindre à voler elle-même au-devant du fer homicide. Mais les monstres se sont abusés, le sang de cette angélique et innocente créature retombera sur eux : ils en seront couverts en se présentant devant le juge suprême, qui leur en demandera compte... Aurora !... Aurora ! . . . il n'est point... il n'y aura jamais de femmes ici-bas qui puissent t'égaler.

CHAPITRE V.

DES DÉTAILS.

Le sommeil avait répandu ses pavots sur tous les objets environnans; les rayons argentés de la lune perçaient au travers des branches du peuplier, dont la tête élevée s'élance vers la nue; le chant d'aucun oiseau ne frappait l'oreille; la nature entière était ensevelie dans le silence le plus profond. Un ruisseau seul faisait entendre, dans l'éloignement, son murmure, dont le ton monotone inspirait la mélancolie; un vent léger se jouait parmi les feuilles, et emportait avec lui le doux parfum des fleurs.

Profondément enfoncé dans ses réflexions, Silvio était assis avec Lorenzo sur le banc qui se trouvait devant la porte de l'ermitage : il pensait à son amante ; son cœur était gonflé ; des soupirs fréquens lui échappaient.

— Silvio ! lui dit son compagnon, bannis ces tristes pensées : elles ne peuvent te procurer ni le repos, ni du soulagement.

— Laisse-moi mourir, Lorenzo !

— Vis, et rappelle ton courage : un homme doit soutenir avec fermeté tous les coups du destin.

— Cela m'est-il possible !

— Il ne s'agit que de le vouloir ; tout homme sage doit oublier le passé. Tu existes encore ; c'est par le courage seul que tu sauveras tes jours.

— La vie peut - elle avoir encore des charmes pour moi ? Mon Aurora n'est plus !

— Tu ne peux empêcher le cours

des événemens.... N'es-tu plus ce Silvio, ce vaillant jeune homme plein d'esprit et de courage? Ne dois-je voir en toi qu'un vieillard énervé? Rappelle ta raison! cherche dans une autre région le bonheur qui te fuit dans celle-ci. Lutte hardiment avec le sort: le découragement ferme à jamais toutes les portes du bonheur, que le courage seul peut rouvrir. Pour le lâche, il n'est d'autre lot que la honte et l'oppression. Pourquoi choisir le chemin étroit d'un cloître, quand les vastes routes du monde te sont encore ouvertes?... Où veux-tu te rendre, Silvio?

— En Espagne.

— Bon! Pars le plutôt possible; tu y retrouveras sans doute ta fermeté.

— Regarde un peu de ce côté! quelqu'un vient, je pense?

— Calme-toi! ne laisse point apercevoir la plus légère inquiétude! un

homme seul ne doit pas nous intimider. Si je ne me trompe, il porte un habit de pélerin.

— Ah ! je suis aussi couvert de ce funeste habit !

— Silence! il approche.

Le pélerin s'arrêta dans cet instant devant nos faux ermites. Lorenzo lui souhaita le bonsoir ; mais son salut ne fut point répondu. Immobile et en silence, le pélerin les observait tous deux, et personne n'osait hasarder une parole. Lorenzo perdit enfin patience ; il témoigna à l'étranger combien il était choqué de son silence. Le pélerin, avec la plus vive émotion, ôta sa barbe, son capuchon, et se jeta dans les bras de Silvio. Les deux ermites reconnurent, avec beaucoup d'étonnement, que c'était le page Gabriel.

— Béni soit à jamais cet heureux instant ! s'écria-t-il lorsque les pre-

miers transports furent un peu calmés : il est donc des plaisirs jusque dans l'infortune ! Après avoir échappé aux fureurs de la tempête, je rencontre un port dans les bras de l'amitié... Ah ! Silvio !.... quelle funeste nouvelle je vous apporte!

— Parle ! je suis préparé à tout entendre : tu ne peux rien m'apprendre de plus terrible que ce que je sais déjà. Entrons dans l'ermitage.

— Une soif brûlante me dévore.

— Viens l'appaiser, dit Lorenzo ; puis tu nous instruiras. Nous sommes des hommes, rien ne peut nous abattre.

Les trois amis s'assirent dans l'intérieur de l'ermitage, et nous allons savoir ce que Gabriel apprit à ses compagnons.

— Vous savez que je suivis Aurora à Ferrare. Le courage et l'espérance nous accompagnaient, et la célérité

semblait nous avoir prêté des ailes. Giocondo, le capitaine et moi, nous escortions à cheval la voiture dans laquelle étaient Aurora et Thérèse; quelques autres amis nous suivaient. A Ferrare, nous trouvâmes beaucoup d'affiliés des deux sexes. Ma jeune maîtresse se rendit chez le duc son père : elle lui présenta la bague qu'il avait donnée à sa mère, elle produisit des preuves écrites; elle fit parler des témoins oculaires, et ne put cependant persuader le duc de la vérité de ses assertions. On lui opposa vingt témoins qui affirmèrent la mort de la fille d'Argentina, et jurèrent qu'elle n'était qu'une vile intrigante.

— Une vile intrigante!.... serait-ce une vérité?..... Ah! mon cœur m'assure le contraire!

— Le mien aussi!.... On fit des informations : on assura que la fille du duc avait, sous le sein gauche,

une marque très-distincte. On la chercha sur votre amie, et.... Silvio..... ne l'avez-vous jamais aperçue ?

— Jamais elle ne m'en a parlé. Lorsque, dans l'ivresse de l'amour, elle se jetait dans mes bras, je ne cherchais point une chose dont j'ignorais l'existence.

— Cette marque fatale ne se trouvant pas, mon aimable maîtresse fut livrée à la vengeance de César. Elle marcha vers la prison comme elle eût marché vers le trône ; elle conserva sa noblesse et sa dignité, et la plainte la plus faible ne s'échappa point de ses lèvres.

— Ah ! Aurora !

— César prouva que votre amante avait conjuré contre sa vie : il demanda sa tête. Le capitaine, Giocondo, plusieurs autres de nos compagnons et quelques anciens serviteurs du duc, se présentèrent hardi-

ment contre les accusateurs d'Aurora ; ils affirmèrent par serment la validité de ses prétentions..... Ils furent emprisonnés comme membres d'une conjuration , et comme complices d'une intrigante et d'une sorcière ; car c'est ainsi que votre amante était qualifiée. Peu de temps après la mort du duc , par l'ordre de César , ils perdirent la tête sur un échafaud. Beaucoup de gens prétendent que le duc voulut pardonner à Aurora ; mais il mourut , et son rival la livra au fer du bourreau.

— La vis-tu mourir ?

— Comment l'aurais-je pu ? je me tenais caché dans la maison d'un ami , et j'attendais , avec la plus vive inquiétude , le moment favorable pour m'échapper.

— Est - elle morte publiquement ?

— Elle a été décapitée aux yeux

de tout Ferrare, comme criminelle d'état et magicienne.

— O Dieu puissant !

— L'ami chez lequel j'étais la vit mourir. Elle était entièrement vêtue de noir quand elle monta sur l'échafaud ; un voile de même couleur couvrait sa tête. Elle s'agenouilla en silence, fit une prière mentale, pendant laquelle l'exécuteur ôta son voile, et d'un seul coup fit voler sa tête au loin. Le bruit courut peu après qu'il ne s'était point trouvé de langue dans sa bouche : peut-être César craignait-il qu'elle ne parlât au peuple ; d'autres assuraient qu'elle-même s'était coupé la langue, parce que vraisemblablement elle avait redouté la torture, et craignait que la force de la douleur ne lui fît trahir ses amis.

— Quelle horreur !

— Thérèse, dit-on, a été empoi-

sonnée dans la prison, et est morte dans les bras de sa maîtresse.... Ce qui m'avait engagé à vous chercher, Silvio, ce sont ces tablettes. Je les tiens d'un inconnu. Il en a coûté beaucoup, sans doute, pour me les faire parvenir.... Vous y reconnaîtrez les signes de notre *murra*.

Silvio prit les tablettes en tremblant; ses larmes coulèrent abandamment. — Ah! Dieu! s'écria-t-il, ces lignes sont de sa propre main.... Un nuage couvre mes yeux... Lorenzo!... prends et lis!... Lorenzo lut :

« Unique ami de mon cœur! ô mon bien-aimé Silvio!... mes ennemis triomphent, mon sort est décidé; mais des amis me survivent, et César ne doit point encore célébrer sa victoire. »

— Il la célèbre, le traître!... Infor-

tunée ! s'écria Silvio, pleurant de douleur et de rage. Lorenzo poursuivit :

« J'espère que ces tablettes te parviendront. Je ne crains pas la mort qui plane sur ma tête, et à laquelle il me reste encore un léger espoir d'échapper. »

— Ah ! trop malheureuse amie ! ton espoir est une folie !

« Si mon espérance est vaine, je remets mon âme entre les mains de mon Père céleste. O mon bien-aimé ! ne rejette pas la dernière prière de ton amante ; quitte à l'instant l'Italie pour te rendre en Espagne ; tu y trouveras des amis. Si tu peux me venger, je me repose sur toi : avant tout cependant, sauve tes jours. Il ne croît ici que des cyprès pour toi ; peut-être en Espagne verras-tu naître

des roses. S'il m'est possible de t'apparaître, attends mon esprit à Lérida ou à Tarragone. Si cela m'est impossible.... adieu !.... adieu !.... jusqu'à ce que nous nous rencontrions dans une région meilleure.... Lérida et Tarragone, ou le ciel !... voilà les seuls endroits où tu pourras rejoindre ton amante !.... »

— Lérida ou Tarragone !... je vole au-devant de cette sainte apparition.... Lorenzo ! veux-tu m'accompagner ?

— Non, je te l'ai dit ; je veux finir mes jours dans cette solitude. Tu sais où me trouver, si tu veux me faire dire quelque chose; Gabriel te suivra. Je veux attendre ici tranquillement ma derniere heure. Je ne veux plus reporter dans le monde mon bras marqué d'un sceau réprobateur.... Je veux, en mourant, at-

tacher mes yeux sur cette marque de ma folie, et chercher les moyens de la justifier devant le grand Juge.

— Qui a pu te déterminer à te laisser faire sur le bras cette empreinte fatale? Pourquoi es-tu entré dans une association aussi dangereuse que la nôtre?

— Si je te faisais pareille question, tu serais fort embarrassé pour y répondre.... L'amour t'a perdu: à ton âge cela n'est point étonnant.... De quoi n'est pas capable le jeune homme subjugué par une passion violente?... C'est l'ambition qui a causé ma ruine.... Je voyais ton amante marcher au trône; j'espérais, en la servant, en approcher plus près qu'un autre: en un mot, je voulais jouer un rôle dans ce monde; il est fini. Je croyais représenter dans une comédie, c'était une tragédie

que nous jouïons. La toile est tombée, et je suis resté au nombre des acteurs qui n'ont point ensanglanté la scène : je ne joue plus. Je ne vais ni à Lérida, ni à Tarragone ; je n'irais pas même quand je serais certain que des fantômes embelliraient l'action. Pars pour l'Espagne. Si tu ne m'oublies pas, donne-moi de tes nouvelles, je serai toujours fort aise d'en recevoir ; mais ne compte plus sur moi.... La nuit s'avance, allons prendre du repos, car demain la fatigue vous attend.

CHAPITRE VI.

VOYAGES.

Le lendemain Gabriel et Silvio se mirent en route : ils s'embarquèrent au premier port. Aussitôt leur arrivée en Espagne, ils se hâtèrent de gagner Lérida : ils quittèrent dans cette ville leurs habits de pélerins, et se vêtirent à la mode du pays, pour détourner l'attention qu'autrement ils auraient pu fixer. Ils prirent un petit logement, et attendirent avec impatience l'apparition promise.

Les jours se succédèrent, puis les semaines, rien de nouveau ne se fit apercevoir.

Voyant que deux mois s'étaient écoulés sans qu'ils eussent entendu parler de rien, ils quittèrent Lérida pour se rendre à Tarragone, où ils ne furent pas plus heureux.

Silvio désespérait de revoir son amie. Il résolut de se rendre à Malte, et engagea Gabriel à le suivre. La veille du jour qu'ils avaient fixé pour leur départ, ils se promenaient dans les environs de Tarragone, quand la vue d'un superbe château fixa leur attention. Ils s'arrêtèrent long-temps à en admirer la beauté. Un paysan passa près d'eux; ils le questionnèrent sur le propriétaire de ce bâtiment. Le paysan leur apprit qu'il appartenait à une dame dont il fit le plus magnifique éloge. Il ajouta que, pour lui prouver leur affection, tous ses gens s'étaient fait marquer à son coin, et pour prouver son assertion, il découvrit son

son bras gauche. L'on peut se figurer la surprise de nos deux aventuriers, en apercevant les lettres si connues *A. P. F.* imprimées sur le bras du paysan. Ils le questionnèrent sur la signification de ces lettres; il leur dit qu'elles commençaient les trois mots : *àligria*, *fè*, *patria*, qui formaient la devise de la comtesse.

Lorsqu'il fut éloigné, les deux voyageurs raisonnèrent long-temps sur cette aventure. Silvio, plein d'espoir de voir enfin se réaliser les promesses d'Aurora, résolut d'aller au château. Vainement Gabriel lui représenta le danger qu'il courait; vainement il voulut lui persuader que c'était peut-être un piège de César, pour connaître tous ses ennemis, qu'il savait répandus dans différens royaumes, le chevalier persista.

Arrivés au château, ils se firent annoncer à la maîtresse : elle fut aussi surprise qu'eux en les reconnaissant ; c'était la comtesse de Cardonna. Elle avait su tromper la vigilance du prince, auquel Silvio l'avait livrée. Elle se rendit à Ferrare dans le dessein de se venger ; l'amour lui fit changer de résolution. Elle devint éprise d'un grand seigneur espagnol ; elle oublia sa vengeance pour se livrer toute entière à sa passion. Le comte de Cardonna, son amant, l'épousa et l'emmena en Espagne. Elle le perdit environ un an après son mariage. Ayant appris une partie des funestes événemens qui s'étaient passés à Ferrare, elle avait tremblé d'être trahie par la marque qu'elle portait au bras. Pour dissiper cette crainte, elle avait imaginé de choisir une devise dont les lettres initiales fussent les mêmes,

et avait su engager tous ses gens à les porter comme elle sur le bras gauche.

Après avoir instruit les deux voyageurs de ses aventures, elle s'informa des leurs, puis leur proposa de passer un mois ou deux chez elle; ils y consentirent. Elle avait une nièce charmante, nommée Brianda, auprès de laquelle Silvio semblait oublier peu à peu ses chagrins. Il était depuis environ six semaines dans le château, quand se promenant seul après le dîner dans les jardins, un homme, enveloppé dans un manteau rouge, se trouva tout à coup près de lui, au détour d'une allée, jeta un billet à ses pieds, en lui disant: « Lis ! » et s'éloigna rapidement. Le chevalier surpris ramassa le billet, où il trouva ces mots:

« Un Dieu protecteur veille sur

tes jours ; ils sont ici en danger ; fuis. Pars cette nuit même, et prends le chemin d'Alicante. Garde-toi de confier ton départ à d'autres qu'à ton compagnon de voyage ».

Silvio ne pouvait revenir de son étonnement. Il se résolut cependant à suivre l'avis mystérieux. Il ne lui paraissait pas invraisemblable que la comtesse n'eût pas oublié son ancienne offense. Il ordonna à Gabriel de tout préparer pour leur départ secret. Avant de la quitter, il sut faire accepter à Brianda une bague, sur laquelle était gravée une devise en caractères de la murra.

Vers le milieu de la nuit, Gabriel vint l'avertir qu'il avait adroitement fait sortir leurs chevaux de l'écurie, et ils partirent. Ils marchèrent toute la nuit et tout le jour suivant. Le soir, ils s'arrêtèrent dans

une auberge tenue par des bohémiens ; ce qui n'est pas rare en Espagne. Une jolie fille de la bande chercha à dissiper la mélancolie du chevalier. Il résista long-temps à ses agaceries ; mais jeune et ardent, il commençait à lui trouver quelques charmes, quand la porte du réduit où ils s'étaient retirés s'ouvrit brusquement. Le même homme au manteau rouge lui jeta un nouveau billet, et disparut. En vain Silvio voulut suivre ses pas, quand il fut sur le seuil de la porte, il ne put savoir quelle route il avait prise : étonné, il quitta la jeune bohémienne assez mécontente, et s'éloigna pour lire ce second billet. Il était conçu en ces termes :

« As-tu déjà oublié ton amie?.. Deux dominicains suivent la même route que toi ; demain tu les ren-

contreras; ne fais point difficulté de voyager avec eux. Vers le milieu du jour, vous serez attaqués ; en feignant de te défendre, prends garde à ne blesser personne; les gens qui te dépouilleront sont tes amis. Les moines sont porteurs de papiers contenant des renseignemens sur toi et sur nous, donnés par la comtesse de Cardonna ; c'est ce qui nous détermine à vous dépouiller tous, pour n'être pas soupçonnés de n'en vouloir qu'à ces papiers. Tout ton bagage te sera rendu dans un endroit que l'on t'indiquera ».

Surpris au dernier point, Silvio communiqua ce billet à Gabriel. Ils ne pouvaient concevoir d'où leur venaient ces avertissemens, ni qui les leur faisait donner. Aurora avait-elle donc effectivement échappé à la mort ? Avait-elle amené en Es-

pagne les débris de ses conjurés ? Si elle vivait, pourquoi ne se montrait-elle pas aux yeux de son amant? Si elle n'était plus, qui pouvait prendre un intérêt si vif aux deux voyageurs ? Qui les suivait ? Comment connaissait-on les dangers dont ils étaient menacés ? Qui veillait sur eux pour les en préserver ? Ces réflexions les tinrent éveillés toute la nuit. Ils se levèrent avec l'aurore pour continuer leur voyage. Quand ils eurent fait quelques milles, ils furent effectivement joints par deux dominicains. La conversation s'engagea entre les quatre voyageurs, ils poursuivirent leur route ensemble. Le soleil avait atteint un peu plus de la moitié de sa course, lorsqu'ils entrèrent dans une forêt. Gabriel et Silvio présumèrent que c'était-là le théâtre choisi pour l'expédition dont il était question dans le

billet. Effectivement, à peine avaient-ils fait quatre ou cinq cents pas dans cette forêt, qu'un coup de feu se fit entendre. Une balle perça la tête de la mule d'un des dominicains, et sa sainteté roula sur la poussière. Douze hommes masqués sortirent aussitôt du bois; ils se jetèrent sur les quatre voyageurs, les dépouillèrent complétement, les attachèrent à des arbres, et les abandonnèrent. La sainte colère des deux moines était très-plaisante; ils appelaient toutes les malédictions du ciel sur les brigands; ils invoquaient tous les saints du paradis, en les conjurant de venir à leur secours, et de livrer les scélérats à leur vengeance. Gabriel et Silvio, quoique prévenus, n'étaient pas cependant sans inquiétude; leur position n'était pas plus commode que celle des moines, et les routes d'Espagne étant très-peu fréquen-

tées, ils pouvaient rester long-temps dans cette fâcheuse situation. Au bout de deux heures, ils furent un peu tranquillisés. Un paysan sembla être amené là par le hazard pour les délivrer ; mais en déliant Gabriel, il eut l'adresse de lui dire, sans être entendu des autres : « Demain nous nous verrons ».

Après leur avoir rendu la liberté à tous quatre, le paysan s'enfonça dans la forêt, et nos voyageurs malencontreux, en chemise et en caleçon, continuèrent tristement leur route à pied. Malgré leur immense corpulence, les deux moines furent contraints de faire environ six milles avant d'atteindre un couvent de femmes qui se trouvait sur la route. Ils y furent reçus tous quatre ; on les hébergea, on les habilla. Les deux moines résolurent d'y passer quelques jours ; mais Gabriel et Silvio

partirent dès le lendemain matin. A environ deux milles du couvent, dans un endroit où la route se séparait en plusieurs branches, ils aperçurent deux hommes montés sur de très-beaux chevaux, et en tenant deux autres en lesse. Ces hommes vinrent quelques pas au-devant d'eux; quand ils en furent assez proches pour distinguer leurs traits, ils reconnurent Gavino et Sébastiano, deux des agens d'Aurora, qu'ils avaient vu en Italie.

— Eh quoi ! vous êtes en Espagne? s'écria Silvio.

— Depuis long-temps, répondit Gavino.

— Par quel hasard y êtes-vous venus ?

— C'est à Ferrare même, à l'instant où tout paraissait perdu, que nous en reçûmes l'ordre.

— A qui étiez-vous adressés dans ce royaume ?

— A personne. L'on nous avait enjoint de nous rendre à Alicante, nous avons obéi. Nous y avons reçu l'ordre de veiller sur vous depuis votre arrivée en Espagne ; nous l'avons exécuté.

— Qui vous a donné cet ordre?

— Ceux dont nous recevons tous les autres. Quand il y quelque chose à faire, des inconnus nous remettent des billets signés des lettres *A. P. F.* et s'éloignent.

— Où prenez-vous de l'argent ?

— Nous en avons en abondance par le même moyen.

— Notre affiliation existe donc encore?

— Apparemment.

— Ici ? en Espagne ?

— Vraisemblablement.

— Pour quel but ?

— Le diable le sait peut-être; nous, nous l'ignorons.

— Cela est singulier.... Vous ne savez rien, et agissez aveuglément.... Qu'avons-nous encore à espérer? Que voulons-nous faire? Tout n'est-il donc pas perdu?

— Apparemment il reste encore quelque espoir.

— Ne voudrait-on pas nous jouer?

— Impossible! on dépense beaucoup d'argent.

— Peut-être veut-on nous inspirer de la sécurité, pour pouvoir s'emparer de nous tous à la fois.

— Il n'y a pas d'apparence. Depuis long-temps on aurait pu nous arrêter; mais le diable seul sait comment cela se fait; partout nous trouvons secours et protection : il faut qu'il y ait des gens puissans dans notre bande.

— Vous étiez parmi ceux qui nous ont dépouillé hier dans la forêt ?

— Nous avions reçu l'ordre de nous y joindre à dix autres que nous y avons trouvé ; il nous était recommandé d'y aller masqués; nous avons trouvé les autres de même, et nous ne connaissons pas plus leurs visages qu'ils ne connaissent les nôtres. Sébastiano vous a remis le premier billet chez la comtesse, moi je vous ai donné le second chez les bohémiens. On nous les avait fait remettre, avec défense de nous faire connaître ; nous avons obéi ponctuellement. Ce matin, à quatre heures, l'on nous a remis un billet contenant l'ordre de venir vous attendre ici, de vous remettre cette bourse, ces deux chevaux, et de vous faire quitter la route d'Alicante, pour suivre celle de Madrid, où vous êtes attendus avec impatience.

— Par qui ?

— Nous n'en savons rien.

Aussi peu instruit après cette conversation, qu'avant de l'avoir eue, Silvio resta long-temps indécis sur le parti qu'il devait prendre. Tant de mystère et d'obscurité l'engageaient presque à quitter l'Espagne ; l'espoir de retrouver peut-être Aurora l'y retint enfin. Il se décida à se rendre à Madrid, fortement résolu de partir de suite pour Malte, si son espérance était trompée, et de ne pas s'engager de nouveau dans une entreprise dont il ne connaîtrait ni le but ni les moyens.

CHAPITRE VII.

UN ORIGINAL.

SUIVI de Gabriel et de ses deux nouveaux compagnons, il prit le chemin de Madrid. Dans l'après-midi du troisième jour, d'épais nuages s'amoncelèrent à l'horizon, et semblèrent annoncer un orage violent. Nos voyageurs doublèrent le pas pour chercher un abri. Ils rencontrèrent bientôt une mauvaise auberge, où ils s'arrêtèrent. Comme tout manquait dans ce misérable réduit, Silvio s'informa s'il n'y avait point d'autre asile aux environs; on lui répondit que la plus prochaine auberge était à six milles de là;

qu'avant d'y arriver, on ne rencontrait aucun bâtiment, ni sur la route, ni dans la campagne ; qu'il y avait bien un château tout près de l'auberge où ils étaient ; mais que jamais on n'y recevait personne.

Silvio résolut d'aller demander, pour la nuit seulement, l'hospitalité au maître de ce château, ne fut-ce que dans une grange ; il espérait y être moins mal que dans le mauvais gîte où il se trouvait.

Le tonnerre roulait dans l'éloignement, des éclairs fréquens perçaient au travers des nuages, de grosses gouttes de pluie commençaient à tomber. Silvio se fit indiquer le chemin du château ; on lui montra un sentier étroit et sale, il le suivit.

Arrivé, il entra dans les cours sans apercevoir personne. Il sonna une grosse cloche pendant assez

long-temps : enfin parut un vieux domestique fort mal vêtu, qui s'approcha de lui, mit des lunettes pour le considérer plus à son aise, et lui demanda ce qu'il voulait. Silvio le lui dit. Le valet chercha à le détourner de sa résolution, en lui assurant qu'il serait refusé, et que son maître n'admettait jamais personne chez lui. Silvio insista pour être annoncé ; le valet s'y détermina enfin. Il s'avançait vers les appartemens, quand un affreux éclat de tonnerre se fit entendre. Au même instant, une voix de l'intérieur cria : « Gonzague ! »

— C'est mon maître ! dit le valet à Silvio.

— Le coup était violent !

— Oui, monsieur le comte ! c'était un terrible coup.... Voilà un gentilhomme étranger....

— Que vous plaît-il, seigneur ? dit

le comte en s'avançant à une fenêtre du premier étage.

— L'ennui m'a chassé de l'auberge voisine, et je....

— L'ennui est une femme, et l'on doit fuir les femmes. Vous avez très-bien fait de prendre ce parti: montez.

Silvio se rendit à cette singulière invitation, entra dans un appartement antique, et aperçut le comte qui venait au-devant de lui. C'était un homme grand et maigre; ses yeux étaient enfoncés, et son regard semblait annoncer un cerveau un peu dérangé.

— Asseyez-vous, seigneur, si vous êtes fatigué; restez debout, si vous ne voulez pas vous asseoir. L'homme doit être libre de s'asseoir ou de rester sur ses pieds, si cela l'amuse Je ne m'assieds pas volontiers. Tout est

en mouvement dans la nature : l'homme est le monde en petit ; par conséquent il doit aussi être en mouvement. Le repos appartient au tombeau, mais non à l'existence : ici-bas tout est destiné à une agitation inquiète... Buvez un verre de vin avec moi.... je le bois à vous. Comment vous nomme-t-on ?... D'où êtes-vous ?

— Je suis de Sicile.

— Les Siciliens sont de braves gens.

— Et je suis un cadet de la maison della Torre.

— Vous voyagez pour affaires ?

— Pour mon plaisir.

— Il est avantageux pour l'homme de voyager. Nous sommes tous nés voyageurs... Avez-vous quelqu'un à votre suite ?

— Un ami et deux valets.

— Je ne puis pas les recevoir ; mais je vous offre un lit.... La Posada n'est

pas habitable : j'en voulais un jour brûler l'écurie ; je l'ai oublié.

Sans doute, le lecteur secoue la tête en écoutant cet original. Silvio ne savait que répondre ; il regardait à peu près comme un fou son hôte, qui continua :

— Oui, dans ce monde trop de choses vous sortent de la mémoire. Il en est cependant qu'on ne peut oublier ; il en est dont le souvenir vous suit partout comme une ombre.... Vous n'avez point d'épouse, seigneur ?

— Non.

— Ni de maîtresse ?

— Non plus.

— Tant mieux pour vous. L'indifférence est un présent du ciel : c'est aussi une femme ; mais elle n'a jamais aimé, et jamais n'a cherché à inspirer de l'amour. Comme la raison, elle ne

connaît pas la tendresse... Monsieur! je bois à vous!

— A votre santé, noble comte!

— Je vous remercie!... Jamais je n'en jouirai.... La crédulité donne le contentement, et le contentement la santé.... Dans les perles du vin réside la vérité.... ces perles font quelquefois couler des larmes. Si le vin est l'ami de la gaîté, il l'est aussi de la tristesse. Beaucoup d'hommes deviennent tristes lorsqu'ils boivent.... Grand Dieu! quel temps!.... coup sur coup!... Seigneur!... dirige tes éclairs sur le coupable!.... Tel que vous me voyez, Monsieur, j'ai déjà bu aujourd'hui dix bouteilles de vin, et je ne suis cependant ni trop gai ni trop triste. Une des choses qui m'affligent, c'est de savoir qu'il est des hommes qui, dans l'ivresse, offrent leurs vœux aux femmes. Comment pouvons-nous espérer, dans cet état,

de parcourir le labyrinthe du cœur féminin, puisque, bien éveillés, et jouissant de tous nos sens, nous ne pouvons en sortir ?

— Vous êtes en train de mal parler des femmes !

— Je puis soutenir l'épée à la main, je puis jurer sur la sainte croix, que, dans ma vie, jamais je n'ai menti.

— Ne vous êtes-vous aussi jamais trompé ?

— L'homme est sujet à l'erreur. La conviction empêche de se fourvoyer.

— Qui veut être convaincu l'est bientôt ; une froide observation nous conduit à la vérité. On voit rarement juste quand les yeux sont fascinés par les passions : peut-être avez-vous été trompé des femmes ?

— Quel homme n'a jamais été leur dupe !

— Je conviens que. . . .

— Grand Dieu ! . . . avez-vous jamais vu un pareil temps ? . . . quelle tempête ! . . . Elle est l'image de mon cœur !

Comte !... vous êtes infortuné, et... je ne suis pas heureux.

— Qui l'est ici-bas ? Nous sommes nés de la femme ; le bonheur n'est pas fait pour nous. . . Encore une bouteille, seigneur ! . . . . puisque vous n'êtes point heureux, nous deviendrons amis. L'infortune unit les cœurs. Vous m'inspirez de la confiance ; vous êtes un homme d'honneur. . . .

— J'ose l'assurer !

— Ainsi parle la modestie, et la modestie attire la confiance. Que ce vin pur et clair me serve de poison, si je m'éloigne de la vérité. . . . Je hais tout déguisement. C'est le ciel qui vous a envoyé près de moi pendant cet orage af-

feux.... Mon cœur s'ouvre à vos yeux.... Jusqu'à présent il était pour les hommes un sanctuaire fermé d'une triple serrure ; votre franchise, la part que vous prenez à mes maux, en ont trouvé les clefs. Depuis long-temps je vis dans la solitude, et je fuis l'occasion de me retrouver avec les hommes.

— Rentrez dans le monde.

— Peut-être!... bientôt dans le néant!

— Nous sommes encore pleins de vie.... le vin ne nous manque pas.... Bannissons toute pensée sinistre!

— Depuis long-temps je me suis familiarisé avec la mort.

— Faiblesse! faiblesse impardonnable! Qui est sur la terre doit avoir le courage de vivre.

— Vous avez raison! cela devrait être ainsi.... Mais.... nous sommes des hommes!

— C'est

— C'est précisément pour cela que nous devons avoir du courage ! Après la nuit vient l'aurore ; l'espérance allume le flambeau du plaisir, et d'une main hardie repousse au loin le découragement et la faiblesse.

CHAPITRE VIII.

IL EST DES HOMMES NÉS SOUS UNE ÉTOILE MAUDITE.

ECOUTEZ mon histoire.... Je suis né propriétaire de grands biens; mon cœur était sensible à tous les plaisirs de la vie, et le seul mot, amour, le faisait palpiter. J'oubliai mon rang, mon état, mes parens, pour la fille d'un simple bourgeois. Je lui sacrifiai les plus brillantes espérances, l'amitié d'un oncle à qui j'étais bien cher, temps, argent.... jusqu'à moi-même.... et je lui offris ma main. La veille du jour où je devais la mener à l'autel, je découvris qu'elle me trompait, et qu'aux dépens de ma bourse et

de mon honneur, elle entretenait un commerce criminel avec un officier. Je fus témoin de son infidélité. La fureur m'aveuglait, je voulus la sacrifier à ma vengeance; son amant, d'un coup de poignard, arrêta mes transports, et me laissa presque sans vie... Avec la santé, je retrouvai la raison... Personne ne me fit des reproches..... je m'en faisais assez moi-même. Je me réconciliai avec mon oncle et ma famille. En revenant d'un petit voyage, je fis la connaissance d'une femme charmante: je crus que l'hymen assurerait mon bonheur; je n'y trouvai qu'infortune. J'eus des preuves irrécusables de la perfidie de mon épouse: sa famille la reprit, à la suite d'une scène assez violente. Peu de temps après elle mourut dans un cloître..... Pour me distraire, je fis un voyage en Italie; je visitai successivement Venise, Rome et Naples. En passant

à Gênes à mon retour, j'encensai de nouveau une idole féminine. Après bien des soins, j'entendis enfin sonner pour moi l'heure du plaisir. Je croyais être au comble du bonheur... deux jours après je trouvai ma divinité dans les bras de mon valet de chambre. Je les chassai tous deux, et quittai Gênes, la tristesse dans le cœur. A Florence, je fis la connaissance d'une danseuse. Je l'aimai tendrement, je crus en être aimé de même ; mais je fus bientôt tiré de cette douce erreur. Un soir, en rentrant chez moi, je ne trouvai plus ni danseuse, ni argent, ni bijoux. J'étais furieux. Je quittai l'Italie et revins en Espagne.... Je tombai bientôt dans les filets d'une coquette des plus déhontées. Un jour elle m'assurait de l'amour le plus tendre, le lendemain elle partit pour Rome avec un anglais. Je fus assez peu maître

de ma passion pour suivre le penchant qui m'entraînait sur ses pas. Lorsque j'arrivai à Rome, je la trouvai fort mal dans ses affaires. Son anglais l'avait quittée. Elle sut si bien s'y prendre, que je fus assez faible pour renouer avec elle. Nous jouîmes quelque temps des plus doux plaisirs. Cela ne put durer ; elle était trop accoutumée au changement. Une nouvelle lune lui donna un nouvel amour. Isabella me quitta de nouveau, et partit pour Naples.

— Isabella !

— Pourquoi ce nom vous cause-t-il de la surprise ?

— La manière d'aimer de cette dame me rappelle le souvenir d'une qui avait les mêmes principes : j'ai connu à Rome une certaine Isabella Guevara, qui. . . .

— C'est elle-même ; elle se nommait ainsi. . . Qu'est-elle devenue ?

— Elle est dans un couvent.

— Qu'elle y fasse pénitence de ses fautes ; je lui ai pardonné. Elle partit pour Naples, et je ne voulus pas l'y suivre. Je revins de nouveau en Espagne. A Salamanque, vivait un vieil officier couvert de blessures ; il avait une femme et une fille, et point de pension. Le travail des deux femmes fournissait avec peine à la subsistance de cette famille. Le père et la mere tombèrent malades, et la fille, occupée de soigner ses parens, ne pouvait plus donner que quelques instans au travail. Ses habits furent vendus l'un après l'autre, et l'amour filial lutta long-temps contre l'infortune et la misère. Les ressources enfin s'épuisèrent, et il parut ne pas rester la moindre lueur d'espoir. J'appris par un ecclésiastique l'état affreux où se trouvait cette famille : je résolus de la soulager. Ma générosité

m'attira les plus sincères remercîmens de l'aimable fille, qui avait tant fait pour ses parens. Elle m'émut et m'enchanta. Où se trouve tant d'amour filial, me dis-je, doit se trouver aussi l'amour conjugal le plus constant; Lucinde sera sans doute une épouse fidèle, puisqu'elle est une excellente fille. Par son amour et sa constance, elle fera le bonheur de son époux, puisqu'elle aimait aussi tendrement scs parens. Je lui offris ma main : elle l'accepta sans balancer, et me promit amour et fidélité jusqu'à la mort. Elle fut excellente épouse. Après la mort de ses parens, nous nous retirâmes dans ce château. Nous vécûmes trois ans dans la plus douce union ; enfin, j'avais trouvé le bonheur. Une affaire de famille me força de faire le voyage de Madrid. Je m'efforçai de me débarrasser le plutôt possible, pour retourner auprès de ma Lucinde. Je

revins plus promptement que je ne l'avais annoncé. A minuit, j'entre dans le château, je gagne à la hâte mon appartement, et je vois, dans mon propre lit, ma femme entre les bras d'un homme. C'était un ami prétendu, qui, pendant mon absence, avait pris possession de mon bien. Il sauta par la fenêtre avant que ma vengeance pût l'atteindre, et depuis je ne l'ai jamais revu.... Je ne souhaite pas même qu'il se présente à mes yeux. Lucinde était restée en mon pouvoir. Mon amour n'avait que des reproches pour l'infidèle; elle me mit hors de moi par sa hardiesse. Elle me dit très-froidement, en me fixant, qu'elle ne m'avait jamais aimé, et que mon ami prétendu était son amant longtemps avant qu'elle m'eût connu; que son hymen avec moi lui ayant ravi son bien, elle avait cru devoir le dédommager de cette injustice du sort.

— Pourquoi es-tu revenu plutôt que tu ne l'avais annoncé ? poursuivit-elle. Tu as toi-même fait dissiper le rêve de ton bonheur ; tu étais heureux quand tu croyais posséder mon cœur : c'est ta faute si cette erreur est détruite. J'ai tout fait pour que tu ne sortes point de ce rêve agréable, pourquoi te réveiller toi-même ? Endors-toi de nouveau, et efforce-toi de retomber dans cet heureux songe.... — Non ! m'écriai-je, il est à jamais évanoui ! et mon réveil te coûtera cher.... — Je suis en ton pouvoir, me répondit-elle froidement ; tu peux m'assassiner si cela t'amuse... — Oui, tu mourras ! mais de la mort la plus lente et la plus cruelle !... Je l'arrachai de son lit, et la confinai dans une des prisons de ce château, où, jusqu'à ce jour, elle a mené la vie la plus misérable.

— Quoi ! comte, vous avez....

— Croyez-vous qu'elle ait imploré ma pitié ? Pensez-vous qu'elle se soit repentie ?

— La punition n'a pas fait naître les remords ?

— O !... elle est femme.... elles sont toutes artificieuses et dissimulées !.... elles sont nées pour le crime et l'infidélité !... Ah !... je l'aime encore si tendrement !.... Je.... seigneur !.... je rougis de vous l'avouer !.... dès long-temps mon cœur lui a pardonné. Je l'aurais remise à la tête de ma maison, j'aurais brisé ses fers ; mais... Dieu! jamais elle ne m'a témoigné le moindre repentir.... Jamais elle n'a cherché à m'appaiser : elle me prodigue sans cesse les noms de bourreau et de tyran. Jamais elle n'a voulu s'abaisser à la prière ; jamais elle n'a imploré ma pitié. Épouse coupable et infidèle, elle aime plus son crime

qu'elle ne m'a jamais aimé ; moi, son bienfaiteur, son époux aussi tendre que fidèle ; moi, qui l'ai arrachée à la misère, et sans qui elle serait expirée de besoin !

— C'est une infamie!

— Abandonné à mes chagrins dans cette triste solitude, je suis obligé d'être moi-même le geôlier de cette criminelle à qui les remords sont étrangers, et je n'ai pas le courage de lui percer le cœur ; je n'ai pas même la force de me poignarder moi-même.

— Comte ! je suis sensiblement touché de votre malheur. Cette épouse infâme a mérité la mort. Il faut qu'enfin vous respiriez, sans cependant tremper vos mains dans son sang.... Vos gens sont-ils instruits ?....

— Non. Aussitôt après cette terrible aventure, je les congédiai tous ;

maintenant je n'ai d'autre valet qu'un vieillard et sa fille : aucun des deux ne sait un mot de mon histoire ; ils ignorent que Lucinde est ici dans les fers. Seul je lui porte sa nourriture.... Voici l'instant de lui donner son misérable repas.... Suivez-moi, vous entendrez notre entretien, et vous verrez si je vous en ai imposé.

— Comte ! je suis votre ami ! c'est de ce vin que sont nés votre confiance et mon amitié. Que chaque goutte soit pour moi un poison dévorant, si j'abuse de votre confidence !

— (*L'embrassant.*) O !.... mon ami !... Ah !... qu'ont fait de moi les femmes et l'amour !

CHAPITRE IX.

PEU D'ÉPOUX SE CONDUISENT AINSI.

Silvio fut introduit par son hôte dans les souterrains du château, et conduit à la prison de Lucinde. Le comte ouvrit une petite fenêtre de fer, et le chevalier resta un peu éloigné.

— Lucinde!... Lucinde! dors-tu?

— Ah! c'est la voix de mon tyran qui m'arrache au sommeil!

— Vis-tu encore?.... Es-tu malade?

— A quoi bon ces inutiles questions? laisse-moi, barbare!

— Lucinde ! si tu pouvais savoir....

— Je sais que je te hais, qu'éternellement je te haïrai; te maudire est ma prière du matin ; c'est encore en te maudissant que le soir je m'endors. A l'instant, lorsque le tonnerre grondait avec tant de force que les murs même de ma prison en tremblaient, c'est en appelant les malédictions sur ta tête, que je me suis fatiguée au point d'être enfin contrainte de céder au sommeil dont ta voix m'a tirée.

— Lucinde!... pourquoi me maudire?... Je ne me le suis jamais permis pour toi. Repens-toi de tes crimes....

— Laisse-moi!... je ne suis coupable de rien. Tu as été le bienfaiteur de mes pareus, mais le meurtrier de mon amour. Je ne t'ai jamais

aimé; depuis long-temps mon cœur était à un autre.

— Tu ne m'en avais pas instruit.

— Je voulais sauver mes parens de la misère.

— J'avais mis mes espérances dans la bonté de ton cœur; je croyais être aimé de toi.

— Je n'ai pas voulu t'enlever cette erreur; tu as fait toi-même ton malheur. Tu étais certain de ma reconnaissance, mais il m'était impossible de te donner mon amour.

— Pourquoi ne m'en avoir point instruit ? Pourquoi m'avoir juré amour et fidélité?

— Tu avais arraché mes parens à la mort.

— Lucinde !. . je te rends la liberté! j'ouvre les portes de ta prison.

— Tu le peux !

— Tu n'éprouves ni repentir, ni reconnaissance ?

— Enfonce-moi ton poignard dans le cœur, que je puisse mourir en te maudissant.

— Je te pardonne.... Veux-tu te retirer dans un cloître ?

— Fais tout ce que tu voudras.

— Tu es libre!

Il ouvrit les portes de la prison, et en fit sortir son épouse. En prenant l'air, une faiblesse la fit tomber dans ses bras. Le chevalier l'aida à la transporter dans une chambre ; on la mit sur un lit, et enfin elle reprit ses sens. Elle fixa des yeux étonnés sur Silvio, et garda le silence. Le comte déposa près d'elle des habits propres, des alimens et du vin, et s'éloigna les yeux humides. Le chevalier voulut nouer un entretien avec elle, elle ne lui répondit pas. Il suivit le comte.

— Comte ! quel est votre dessein ?

— Ah Dieu !... je l'ignore moi-même.

— Voulez-vous qu'elle meure ?

— Ah !

— Il suffira d'un coup de poignard. J'ai avec moi un drôle qui se chargera.... (1)

— Dieu puissant !

— Sa main est sûre.

— Qu'il épargne Lucinde ! qu'elle vive !

— Mais où ?

— Dans un cloître.

Un grand bruit se fit entendre dans la cour, puis tout à coup l'on entendit des pas et des voix dans l'escalier. Le comte allait s'informer de ce que c'était, lorsque la porte

---

(1) C'est un petit service qu'autrefois, entre amis, l'on se rendait sans scrupule en Espagne et en Italie.

s'ouvrit avec fracas. Quatre hommes armés entrèrent dans la chambre.

— C'est lui ! s'écria le comte ; c'est l'infâme séducteur de Lucinde ! et il courut à son épée.

— Où est Lucinde ?

— Arrête ! lui dit le comte : s'il te reste une étincelle d'honneur, l'épée à la main !

— Comte ! je ne suis pas venu pour me mesurer avec vous. Je veux qu'à l'instant vous me remettiez Lucinde.

— Doucement, monsieur ! dit Silvio : quel droit avez-vous sur l'épouse d'un autre ?

— Celui de mon amour. Comte ! sur mon Dieu ! j'emploîrai la force, si vous....

— Audacieux ! je suis l'ami du comte, et les menaces sont superflues devant des hommes dont l'épée

est au moins aussi tranchante que la vôtre. Ne vous confiez point à votre nombre ; la justice est de notre côté, et nous ne craignons pas la mort, parce que notre conscience est pure.

En disant ces mots, il tira son épée, et mit ses pistolets sur une table qui se trouvait près de lui.

Nunnez, ainsi s'appelait l'amant de Lucinde, fixait sur lui des regards étonnés, et paraissait irrésolu. Silvio poursuivit :

— Je brûle la cervelle aux deux premiers qui approcheront ; j'attends le troisième avec mon épée. Pour vous, monsieur, le comte se chargera de vous.

— Nunnez ! s'écria le comte, l'amitié outragée demande vengeance.... Sous son masque, tu m'as trompé ; tu m'as ravi l'honneur et le repos..

Tu as aimé Lucinde; moi, je l'adorais : elle n'était pas ton épouse; moi, j'avais reçu et sa main, et sa foi. Elle t'avait fait le vœu de t'aimer; à moi, celui de m'être fidelle. Voyons qui de nous deux est destiné à lui faire rompre ses sermens : l'épée à la main ! que notre sang scelle notre amour pour elle.

— Comte ! à quoi bon mesurer nos épées ? Je sais que Lucinde ne peut vous aimer... Mais... où est-elle? Si elle est encore dans ce château, je veux la voir, et l'emmener avec moi. Si elle en est sortie, je veux connaîtrel'endroit qu'elle habite. Si vous l'avez assassinée, je veux être vengé.

— A toutes ces interrogations je n'ai qu'une réponse, et elle est à la pointe de mon épée. Viens la prendre, si tu en as le courage.

— Lucinde vit-elle encore ?

— Tu sais où tu trouveras réponse à cette question.

— Comte ! je suis décidé....

— A quoi ? ä te comporter en galant homme ? Tu dois voir que je ne te cède pas en courage : tes menaces ne feront qu'augmenter ma résistance.

— Comte ! je ne puis plus vivre sans Lucinde.

Eh bien, meurs ! ici tu peux trouver la mort ; elle vole au-devant de toi.... Mets donc l'épée à la main ! Que faut-il pour exciter ton courage ? La vue de Lucinde elle-même ? Porte ici tes regards ! J'ouvre cette porte ; là repose ton amante. Je garde l'entrée qui conduit vers elle ; ose m'attaquer ; fais-moi tomber sous tes coups, et marche sur mon cadavre sanglant pour arriver jusqu'à elle.

— Dieu puissant ! c'est Nunnez !

— Lucinde ! c'est ton amant !

— Ent ends-tu sa voix ? Ne ne donne-t-elle pas le courage de tout entreprendre pour la sauver.... Voici le chemin qu'il te faut suivre..... Lâche !... montre de la fermeté, ou quitte à l'instant le château.... Que crains-tu ? Les armes d'un ami offensé ? Ta perfidie a-t-elle abattu ton courage ?.... Crains-tu le fer d'un époux outragé ? ... Tu as aussi les droits d'un amant. Redoutes-tu les forces que me donne la pureté de ma conscience ?.... O !... ton crime t'a déjà marqué du sceau des assassins.

— Comte !... ne me réduisez point au désespoir !

— As-tu pensé autrefois où ta perfidie pouvait me conduire ?.... As-tu apporté une conscience pure dans le lit conjugal, que toi et ma perfide épouse avez souillé ? N'as-tu

jamais réfléchi qu'il était plus facile d'enlever l'honneur à quelqu'un que d'être soi-même un galant homme ? Ta passion seule t'a fait errer, je le veux : sache aussi mourir pour cet amour qui t'attachait tant à la vie.

— Avez-vous fini ?

— Je suis prêt, et t'attends.

— Voulez-vous me réduire à employer la force ?

— Silence, infâme poltron, s'écrie Silvio furieux. Lâche ! l'honneur ne peut rien sur toi ! rien n'a pu te décider à mesurer ton épée avec celle du comte.... Tu as bien fait.... la vie d'un galant homme ne doit pas être risquée contre celle d'un coquin !... Comte ! remettez votre épée : si ce malheureux fait un seul pas, je l'étends à vos pieds... Retire-toi, scélérat ! ou il t'en coûtera la vie !

— Nunnez, sauve ton amante et ton honneur !

Pour la dernière fois !.... quitte à l'instant le château, ou tu es mort!

— Vous le voulez !... Eh bien !... amis ! faites votre devoir.

— Tes gens ne sont point assez sots pour se sacrifier à ta lâcheté. Que peux-tu espérer d'un courage que tu as acheté, lorsque tu ne peux compter sur le tien même ! As-tu donné cinquante doublons à ces braves gens, pour protéger ta poltronnerie ; et bien moi je leur en donne cent, et *ils* vont se tourner contre toi, maintenant qu'ils savent que penser de ta valeur.

— Seigneur ! vous avez raison. Ce monsieur a si peu de cœur, que ce serait vraiment une honte à nous de lui prêter la main pour attaquer deux hommes aussi braves que vous l'êtes... Nous n'avons point encore reçu de lui un seul doublon ; mais il nous en a promis cinq à chacun, lorsque l'affaire

faire sera terminée. Cependant, comme elle ne se fera pas....

— Prenez cette bourse, où il y en a soixante, et sortez.

— Très-volontiers, seigneur !.... Que le ciel soit avec vous!

— Allez à la posada prochaine, et divertissez-vous. Vous y trouverez mes gens: dites-leur que vous venez de ma part.

Les vagabonds quittèrent l'appartement, et Nunnez resta seul, les yeux baissés, et n'osant proférer une parole.

— Eh bien, Nunnez! n'as-tu plus rien à dire? N'as-tu pas même le courage de te faire des reproches? Comme un brigand, tu es venu accompagné d'assassins, pour m'attaquer, moi, homme seul, habitant un château ouvert de tous côtés. Connais-tu quelqu'un dont la conduite soit plus basse, plus vile et plus méprisable

que la tienne ? Maintenant, tu es en mon pouvoir : examine ta démarche, et juge-toi toi-même.

— Je suis entre vos mains... livrez-moi à la justice : ne différez pas mon châtiment.

— Te livrer à la justice ?... Non ! sois libre. Tu trouveras partout ton juge ; tu emporteras ta punition avec toi ; ta conscience sera ton bourreau, et pour me venger davantage, je te donne Lucinde. Qu'elle suive tes pas : soyez aussi heureux ensemble que vous pouvez l'être... Hâtez-vous de sortir tous les deux.

En entendant ces mots, Lucinde sembla retrouver une nouvelle vie ; ses joues se colorèrent, ses nerfs reprirent leur élasticité. Elle quitta vivement le lit, et se précipita dans les bras de Nunnez.

— Viens !.... hâtons-nous !.... partons !,.... dit-elle d'un ton qui

trahissait ce qui se passait dans son âme.

— Comte!.... pardonnez-moi! balbutia Nunnez d'une voix entrecoupée.

Le comte cherchait à maîtriser les passions qui l'agitaient ; on voyait dans ses yeux qu'il se passait dans son cœur un combat violent.

— Je vous pardonne, dit-il enfin. Hâtez-vous de vous éloigner. Attendez à Villargora que je vous envoie ce qui appartenait à Lucinde ; elle recevra tout ce que je lui donnai quand je crus être aimé d'elle. Allez en paix, et que le ciel vous protége!

— Homme généreux! s'écria Nunnez. Le comte s'éloigna sans lui répondre, et les deux amans quittèrent à l'instant le château.

Le comte rassembla les effets de Lucinde, y joignit de l'argent, et le même jour, avant la nuit, il fit partir

le tout pour Villargora. Il n'exigea qu'un reçu de celle qui avait été autrefois son épouse, et le lendemain matin on le lui apporta.

— Comte ! mon estime pour vous s'augmente à chaque instant : vous en avez agi noblement et en homme.

— Ami ! vous ignorez ce qu'il m'en a coûté.

— La victoire en est d'autant plus glorieuse. Maintenant, j'ose vous engager à quitter cette solitude.

— Vous avez raison. Je sens combien il est nécessaire que je m'éloigne de ces lieux ; chaque endroit m'y rappelle un cruel souvenir.... Je le quitterai.

— Voulez-vous m'accompagner à Madrid ?

— J'irai partout où vous voudrez.

— Je veux vous faire faire connaissance avec des hommes.

— J'en connais déjà un.

— Je veux vous lier avec une société, dont les membres sont dans un mouvement continuel.... Je ne puis m'expliquer plus clairement dans cet instant; mais à Madrid nous reserrons plus fortement les liens de l'amitié.

— Je vous y suivrai.

Gavino vint dire à notre chevalier que Sebastiano avait envie d'emmener à Alicante les trois vagabonds, sur les secours desquels Nunnez avait si vainement compté, parce qu'il les croyait d'une grande utilité pour la société. Silvio n'avait rien à objecter, et Sebastiano partit le lendemain matin avec ses recrues.

Gabriel et Gavino furent reçus

dans le château du comte, et quelques jours après, lorsque ses affaires furent en ordre, ce dernier se mit en route avec eux.

CHAPITRE X.

C'ÉTAIT ELLE.

A quelques lieues de Madrid, Gavino, qui avait pris le devant, vint à la rencontre de nos voyageurs avec un page magnifiquement habillé, et le leur présenta comme leur quartier-maître.

Le page, au service du chevalier Astano Merago, félicita nos arrivans, et peu après l'on vit paraître son maître, qui était un initié, et l'un des hommes comme Silvio souhaitait en rencontrer. La réception fut cordiale, et les logemens distribués sur l'heure.

Le comte de la Roda fut invité,

par le chevalier, à accepter un logement chez lui, et profita de cette offre.

Silvio, Gabriel et Gavino occupèrent une maison qu'on leur avait fait préparer dans la ville neuve. Un souper était préparé; on se mit à table presqu'aussitôt l'arrivée des voyageurs. Pendant le repas, Silvio demanda au chevalier d'Astano s'il serait bientôt instruit des secrets de la nouvelle affiliation. Le chevalier lui répondit que le lendemain matin une assemblée était convoquée, et qu'il apprendrait tout.

Tourmenté du désir de connaître le but de cette association mystérieuse, Silvio dormit peu le lendemain. Il finissait de s'habiller, lorsqu'il vit sa porte s'ouvrir. Une femme entra; sa figure était cachée par un voile noir. Une jolie main blanche leva ce voile importun, et Silvio

aperçut.... la suivante d'Aurore.... cette Thérèse, que nous avons cru morte dans les prisons de Ferrare. La surprise et la joie enchaînerent toutes les facultés du chevalier. Lorsqu'il reprit ses sens, il serra Thérèse contre son cœur; il l'accabla de questions; il ne pouvait en croire ses yeux. L'espoir de retrouver son amante se ranima; mais il s'affaiblit de nouveau, lorsque Thérèse lui affirma qu'elle n'était point avec elle.

— Hélas! s'écria-t-il, en t'apercevant, j'ai cru que tu venais m'annoncer son retour; je me suis imaginé que, puisque tu étais sauvée, elle devait l'être aussi.

— J'étais hors de prison longtemps avant la fin malheureuse de ma belle maîtresse.... Vous savez qu'à Ferrare nous avions beaucoup d'amis et d'affiliés; au nombre de

ces derniers était le médecin qui nous traitait en prison. Il me donna une boisson soporifique, et je fus effectivement portée dans la tombe, comme morte par l'effet du poison. Peu de temps après il vint m'en retirer, et me fit porter chez lui, où je revis la lumière.

— Les amis d'Aurora ne pouvaient-ils se servir du même expédient pour sauver ses jours ?

— Je crois qu'ils ont employé tous les moyens en leur pouvoir, mais....

— Infortunée !

— Ah ! Silvio ! si, comme moi, vous aviez entendu ses regrets sur vous ! .... sa vie lui était mille fois moins chère que la vôtre..... Elle frémissait en pensant que votre sort était lié au sien, et qu'elle avait fait votre malheur.

— Avec quel plaisir j'aurais donné ma vie pour sauver la sienne !

— Elle aimait son Silvio au-delà de toute expression !

— Elle aimait comme elle était aimée!.... Si jamais je puis venger sa mort!.....

— On l'attend de vous et de tous ses amis.

— Thérèse!.... sur ton honneur.., était-elle la fille du duc?

— J'en suis intimement convaincue.

— O César!.... il t'en coûtera la vie !

— C'est ainsi que nos amis désirent vous entendre parler.

— Dis-moi, qui sont ceux qui se disent ici frères et nos affiliés ?

— Ce sont nos amis et ceux de votre amante.

— La vengeance est-elle le seul but de leur union ?

— Je le crois. Vous en apprendrez ce soir plus que je ne puis vous en dire en cet instant.

— Est-il bien certain qu'Aurora n'est plus ?

— Vous en doutez ?

— Tu ne l'as pas vu mourir ?

— Non.

— Si elle ne voit plus le jour, pourquoi la lettre mystérieuse qu'elle m'a écrite ?... Si elle n'est plus, qui veille sur moi depuis mon arrivée en Espagne ?.... qui peut prendre à mon sort un intérêt assez vif....

— Vraisemblablement tout s'éclaircira ce soir..... Ah ! Silvio ! il est bien plus heureux pour Aurora d'être dans un meilleur monde, que de partager notre sort. Nous sommes observés, poursuivis..... nous portons une marque terrible !

— Mon cœur se serre chaque fois que j'y fixe les yeux... On vient.

C'était le chevalier d'Astano, qui venait chercher Silvio. Il le conduisit au lieu de l'assemblée ; elle se tenait dans une grande maison à l'extrémité du faubourg. Après l'avoir introduit dans la maison, d'Astano laissa le chevalier dans une longue galerie, éclairée par trois lampes disposées en triangle, en lui disant que bientôt on viendrait le chercher. Effectivement, peu d'instans après il vit paraître, à l'extrémité de la galerie, un homme vêtu d'une longue robe aurore, qui le couvrait depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds. Cet homme approcha, et dit d'une voix forte : Chevalier, suivez-moi. Silvio obéit.

Son conducteur le fit entrer dans un fort bel appartement, où se trouvaient beaucoup de dames et de cavaliers rassemblés. Ils se pressèrent tous autour de lui pour le féliciter sur son heureuse arrivée. Son conducteur lui

présenta tour à tour ses nouveaux alliés des deux sexes. Après les premiers complimens, il fut conduit à un petit cabinet, au fond duquel on apercevait, sur un autel, la statue d'Aurora de grandeur naturelle. Au pied de l'autel était un cercueil, dans lequel on voyait un cadavre; un voile couvrait son visage, au milieu de sa poitrine était enfoncé un poignard, sur le manche duquel on lisait: *Aux mânes d'Aurora.* En voyant la statue de son amante, Silvio ne put continuer ses transports; il s'écria: O mon Aurora!... ce n'est que ton image... Elle m'était inutile pour me rappeler tes traits; ils sont profondément gravés dans mon cœur.... O âme de ma vie!.... nous sommes donc séparés pour toujours!... Reçois de nouveau mes sermens.... j'y périrai, ou ton lâche assassin paiera de sa vie la sentence atroce qu'il a prononcée contre

toi. Saisissant ensuite avec fureur la main de son guide : Ami ! dites à nos frères de choisir mon bras pour venger sur César la mort de ma céleste amie ! — C'est aussi sur vous qu'est tombé notre choix. Il lui fit signe ensuite de lever le voile qui couvrait le visage du cadavre. Silvio recula d'horreur et d'effroi en reconnaissant son meilleur ami. Ciel !... que vois-je ? s'écria-t-il. — Le connaissais-tu ? — Si je le connaissais ! lui, mon ami dès l'enfance ?... C'est Alexandro Toraldo. — Lui et sa mère, qui se prétendait la meilleure amie d'Aurora, sont les traîtres qui nous ont vendus. Toi aussi, Silvio, tu étais recommandé aux poignards de leurs bandits. Les nôtres les ont prévenus... Aurora fut la première victime sacrifiée à la vengeance!.... César la suivra! — L'impitoyable César !... Faites enlever ce cadavre!.... L'amitié a

fait couler mes larmes.... mon sang bouillonne en songeant qui m'a trahi.... Faites enlever ce cadavre.... près de l'autel d'Aurora l'on ne doit voir que les poignards de ses vengeurs !

Il s'agenouilla devant la statue de son amie ; son conducteur le laissa seul. Il était absorbé dans la contemplation des traits d'Aurora ; un léger bruit, qué l'on fit sur sa droite, lui fit lever les yeux. Une porte s'était ouverte ; sur le seuil était une femme ; une robe légère dessinait plutôt qu'elle ne cachait ses appas, une ceinture marquait sa taille élégante, un voile épais couvrait son visage. Silvio éperdu, crut reconnaître les formes élégantes de son Aurora ; immobile, il fixait ses regards sur l'inconnue. Elle se retira en lui faisant signe de la suivre. Il s'avança d'un pas chancelant dans le

cabinet où elle était entrée. Elle s'était jetée sur un sopha ; la gaze légère qui couvrait son sein laissait apercevoir les battemens précipités de son cœur ; d'une main tremblante elle ôta son voile..... Dans la plus forte émotion, Silvio tomba à ses pieds et embrassa ses genoux, en poussant des sanglots arrachés par la joie..... C'était elle!.... c'était Aurora!

Comment peindre les transports d'un amant qui retrouve une maîtresse adorée après l'avoir cru perdue pour toujours, et qui la retrouve à l'instant même où des événemens imprévus, en rappelant des circonstances ignorées de sa mort, ont rendu sa douleur plus poignante! Aurora n'était pas moins émue ; elle pressait contre son sein la tête de son ami, et le mouillait de pleurs. Leur ravissement ne fut pas de courte du-

rée; Aurora était tout amour; Silvio pouvait à peine en croire ses sens. Peu à peu enfin ils se calmèrent.

Aurora apprit à son ami que peu des membres de la nouvelle affiliation étaient dans la confidence de son séjour à Madrid; qu'elle y était arrivée seulement de la veille, et que Thérèse elle-même ne savait point encore qu'elle n'avait pas perdu la vie. Il la questionna sur la manière dont elle avait été sauvée; elle évita de lui répondre directement à cette question; elle sut détourner son attention en lui parlant de ses nouveaux projets. Les Portugais, lui dit-elle, sont las du joug des Espagnols; ils veulent le secouer le plutôt possible pour se choisir un roi de leur nation. En secondant leurs projets, j'acquiers des droits à leurs secours, ou je m'assure du moins un asile certain, si je me vois con-

trainte de renoncer à mes droits et à ma vengeance. Les anciens fils de notre association se renouent de toute part ; mes agens augmentent mes partisans en Espagne , en liant mes intérêts à ceux du duc de Bragance , désigné par l'amour des Portugais pour régner sur eux. Le courage de mes amis d'Italie se relève , en voyant que bientôt mes efforts seront soutenus par une protection aussi puissante. Tandis que César s'abandonne à la sécurité la plus parfaite, un orage terrible se forme sur sa tête. Tout à coup , et sans s'y attendre , il verra paraître , armée d'un fer vengeur , celle qu'il croyait tombée sous ses coups.

Silvio voulut engager son amante à renoncer à ses vues ambitieuses ; il lui fit une vive peinture des dangers auxquels elle s'exposait , il lui rappela ceux qu'elle avait déjà cou-

rus ; tout fut inutile. Ne pouvant rien gagner sur son esprit, il cessa de parler d'affaires pour ne s'occuper que d'amour. Il se livra tout entier au plaisir de se voir réuni au seul objet, qui lui faisait trouver à la vie quelques charmes. Sa passion, qu'il avait cru excessive, lui semblait avoir acquis de nouvelles forces. Assis devant son Aurora, tenant une de ses mains entre les siennes, il ne pouvait se lasser d'avoir les yeux fixés sur elle. Quelquefois il était tiré de cette douce extase par un frisson d'horreur, lorsqu'il pensait au sort affreux qu'on avait voulu lui faire éprouver ; il la serrait entre ses bras avec effroi, comme si on eut été prêt à la lui arracher encore, pour la traîner au supplice. Ce n'était qu'en le comblant des plus douces caresses, que son amie parvenait à calmer ses sens. Aussi

tendre que lui, elle oubliait tous les projets, quand le cœur de son amant battait contre le sien, quand de sa poitrine enflammée s'exhalaient des soupirs brûlans qu'il déposait sur ses lèvres.... Pourquoi la nature a-t-elle voulu que de si doux momens fussent d'une aussi courte durée?

CHAPITRE XI.

SÉPARATION.

UN mois s'écoula sans événement important. Aurora partageait son temps entre l'amour et l'organisation de ses plans ; Silvio semblait ne plus vivre que pour aimer. Il ne pensait plus à l'abîme sur lequel il marchait ; il avait oublié que l'honneur était offensé du rôle qu'il jouait : Aurora était pour lui l'univers. Cette espèce de léthargie cessa enfin. Lorsqu'il fut obligé d'agir pour seconder les projets de son amante, sa réflexion amena de nouveau les remords ; mais il était trop avancé pour retourner en arrière ; s'il avait eu le courage

d'en former le dessein, la violence de sa passion ne lui aurait pas laissé celui de l'exécuter.

Un matin Aurora lui dit : « Mon ami, j'ai besoin de ton bras et peut-être de ton épée. Le service que je vais exiger de toi ne répugnera point à ta délicatesse ; il s'agit d'arracher une jolie femme au danger qui la menace. Je suis certaine que tu me sauras gré de t'avoir ménagé le plaisir de soustraire une jeune beauté à la persécution ; la plus belle prérogative des chevaliers est d'être appelés à défendre mon sexe contre ses oppresseurs. » Silvio lui ayant assuré qu'elle pouvait disposer de lui, elle poursuivit : « La jeune et belle Clara de Mendoce resta de bonne heure sous la tutelle de don Juan son frère. Dans une fête que donnait la marquise de Las Montea Antiquira, elle devint éprise du jeune comte de

Trévago. Loin d'approuver leur amour, don Juan sépara les deux amans, confina sa sœur dans un cloître, et la contraignit à prendre le voile. Attaqué depuis d'une maladie longue et cruelle, don Juan se repentit d'avoir fait le malheur de sa sœur, et se réconcilia avec son amant. Dès cet instant, on forma le projet de briser les fers de cette intéressante victime. La jeune Franciska, sœur d'une de nos affiliées, et pensionnaire dans le même couvent, fut mise dans le secret. Ce fut par elle que Clara fut instruite de ce que l'on projettait pour sa délivrance. Toutes les mesures sont prises, et lundi prochain est le jour indiqué par le comte pour enlever sa maîtresse; mais un cruel obstacle vient traverser ses desseins; hier il a fait une chute de cheval si dangereuse, qu'il lui est impossible de quitter le lit

lit avant un mois. Tu peux facilement juger de son désespoir. Instruite de ce qui se passait, je lui ai fait dire que s'il voulait embrasser mes intérêts, je me chargeais d'arracher sa maîtresse aux mains des religieuses, et de la faire conduire en Portugal, où il la rejoindra aussitôt que sa santé le lui permettra. Il a accepté ma proposition avec transport. Puissamment riche, et ayant beaucoup d'amis, il peut nous être de la plus grande utilité. C'est sur toi que j'ai compté pour l'exécution de ma promesse. Le couvent où est Clara est à trente milles d'ici. Demain, à la pointe du jour, tu te mettras en route, deux de nos agens subalternes te suivront comme domestiques. Tu arriveras dimanche soir dans un bourg distant seulement de trois milles du couvent; tu y passeras la nuit. Lundi, de très-grand matin,

tu t'approcheras du couvent : son parc confine à une forêt dans laquelle tu te tiendras caché jusque vers le soir. Lorsque tu verras la nuit approcher, tu t'avanceras vers les murs; cette clef ouvre une petite porte qui donne sur la forêt. Tu pénétreras dans le parc, et tu suivras l'allée qui se trouve précisément en face de la petite porte : Clara s'y promènera peut-être avec une ou deux religieuses; tu t'empareras de la jeune Mendoce, et tes gens de ses compagnes. Arrivé à la porte du parc, tu monteras à cheval, et t'éloigneras rapidement, suivi de tes deux compagnons, qui seulement alors abandonneront leur proie. Avant que les religieuses soient retournées au couvent, et qu'elles y aient jeté l'alarme, vous serez fort éloignés. Tu marcheras toute la nuit en suivant la route de Solano, où tu arriveras

à peu près avec l'aurore; là, tu trouveras une chaise et des chevaux frais, et tu poursuivras ta route jusqu'à Muréna. Dans cette ville tu t'arrêteras dans la première auberge à gauche en entrant; tu y trouveras une parente du comte; tu remettras Clara entre ses mains : elles continueront de suite leur route pour le Portugal, et tu reviendras à Madrid recevoir entre les bras de ton amie le prix de cet important service. Tu ne refuseras pas d'exécuter de point en point tout ce que je viens de te prescrire; n'est-il pas vrai? » En disant ces mots, elle se jeta dans ses bras, et le combla des plus tendres caresses : Silvio promit tout. Dès le lendemain il se mit en route, accompagné de Gavino et de Sébastiano.

Tout se passa d'après le plan d'Aurora. Après avoir remis l'aimable

Laure entre les mains de la parente du comte, et avoir vu prendre à ces deux dames la route du Portugal, il suivit celle de Madrid. En y arrivant, il apprit avec autant de surprise que de chagrin, qu'Aurora n'y était plus. Elle avait laissé pour lui cette lettre :

« Mon tendre ami, mon départ précipité t'affligera sans doute; mais quoiqu'il m'ait coûté, je n'ai pu le différer d'un seul instant. Des lettres de Lisbonne viennent de m'apprendre que ma présence y est indispensablement nécessaire, et que le moindre retard peut renverser tous mes projets. Si j'avais pu prévoir cet événement, je t'aurais engagé à accompagner Laure jusque-là, et maintenant nous serions réunis : le sort en avait autrement décidé! Crois, mon ami, que je n'épargnerai rien

pour abréger cette séparation cruelle, qui m'afflige autant que toi. Je n'ose te dire de marcher sur mes pas ; peut-être à ton arrivée ne serais-je plus ici, et pour vouloir trop hâter notre réunion, nous risquerions de la retarder davantage. Armetoi de patience pour un instant, et que sans cesse soit présente à ta pensée la tendre amie qui ne vit que pour toi. Mille millions de baisers !

AURORA.

P. S. « J'emmène avec moi ton ami le comte de la Roda ; il pourra m'être de la plus grande utilité. »

CHAPITRE XII.

LES MAUVAISES NOUVELLES SE SUCCÈDENT.

Le chagrin qu'éprouva Silvio du départ d'Aurora fut augmenté peu de temps après par les embarras nombreux qui lui survinrent presque tous à la fois. Il fut invité un matin à se réunir aux principaux membres de l'affiliation pour donner son avis sur le parti à prendre dans une circonstance assez difficile. César Montéchio avait été instruit par ses espions que la conjuration formée contre lui se renouait en Espagne ; il en avait prévenu la cour, et de-

mandé ses bons offices; mais en attendant qu'il fut mieux instruit des détails, pour déjouer autant que possible les projets des conjurés, en les rendant publics, il avait imaginé de faire faire par un poète espagnol une tragédie sur la catastrophe arrivée à Ferrare, dans laquelle on indiquait une partie de ce qui se tramait en Espagne. Cette pièce, reçue et apprise au grand théâtre, venait d'être annoncée publiquement, comme devant être jouée dans le plus court délai. Les affiliés sentaient combien il était important pour eux d'en arrêter la représentation ; mais comment s'y prendre? c'était le sujet pour lequel on avait mandé Silvio. Après une longue délibération, après avoir ouvert et rejeté vingt avis différens, on s'arrêta au projet de faire enlever l'auteur et plusieurs des acteurs et actrices qui jouaient les prin-

cipaux rôles de cette tragédie. L'exécution en fut confiée aux agens subalternes des affiliés, et réussit pour l'auteur, les actrices et deux des acteurs ; mais la résistance imprévue que fit le troisième mit les amis d'Aurora à deux doigts de leur perte. La Sainte-Hermandad attirée par les cris de l'acteur, voulut s'emparer des ravisseurs ; ces derniers se défendirent avec courage; il en résulta un combat opiniâtre, dans lequel les deux partis eurent plusieurs hommes de tués. Les agens des affiliés parvinrent enfin à s'échapper à la faveur des ténèbres. Cette aventure fit un vacarme épouvantable, et donna l'éveil au gouvernement, qui mit un grand nombre d'espions en campagne. Silvio fut d'autant plus affligé de ce que, malgré son opposition, l'on avait pris ce parti, que l'aimable Gabriel était un de ceux qui avaient

perdu la vie. Quatre jours après cet événement, il vit entrer chez lui le chevalier d'Astano, accompagné de deux frères qui lui étaient inconnus. Ces derniers lui apprirent qu'ils arrivaient de Tarragone, où les affiliés avaient eu un parti nombreux, mais qui venait d'être dissipé. On avait trouvé les moyens de mettre le feu à la maison dans laquelle ils tenaient leur assemblée. A la première nouvelle de l'incendie, ils y étaient tous accourus pour livrer eux-mêmes aux flammes toutes les décorations qui auraient pu les trahir; mais, malgré tous leurs soins, on avait su leur enlever une statue d'Aurora, pareille à celle des affiliés de Madrid. En s'apercevant de cette perte, ils soupçonnèrent que les incendiaires étaient des agens de César, et leurs soupçons furent bientôt confirmés. Deux jours après, ils apprirent que des inconnus

masqués s'étaient introduits, à force ouverte, pendant la nuit, dans la maison de campagne d'une de leurs sœurs, y avaient tout renversé, et s'étaient contentés d'enlever deux portraits représentant Aurora et sa mère, et des papiers, qui, quoiqu'écrits en chiffres, pouvaient donner des renseignemens certains sur leurs projets. Ce double événement, en jetant l'alarme parmi les affiliés, avait engagé le plus grand nombre à prendre la fuite. Le lendemain, d'Astano vint encore apprendre au chevalier que les membres de Lérida venaient d'être dispersés comme ceux de Tarragone. Une des sœurs avait eu des remords, et avait tout avoué à son confesseur : heureusement pour les affiliés qu'une autre, plus fidèle, entendit l'entretien, et les prévint assez à temps pour qu'ils pussent s'emparer de la pénitente et

du confesseur. Mais la disparution de ces deux personnes avait fait beaucoup de bruit, la famille de l'une et les confrères de l'autre n'avaient épargné aucune recherche, et les agens de César avaient répandu des bruits qui, en effrayant les affiliés, les avaient aussi contraints à la fuite. Vous voyez, poursuivit d'Astano, que, si nous ne prévenons nos ennemis, nous sommes tous perdus. Je vous engage à partir le plus promptement possible pour Lisbonne. — C'est mon intention. — A votre arrivée, employez tous les moyens pour faire hâter la levée d'étendards; plus nous tarderons, plus nous serons en danger d'être découverts, et par conséquent d'être accablés des plus grands malheurs. Que les projets, quels qu'ils soient, s'exécutent le plus promptement possible. Le roi a déjà reçu des avis sur ce qui se passe en

Portugal ; messieurs les Portugais courent autant de dangers que nous Si nous voulons réussir, il faut nous emparer du sceptre avant que l'épée ne nous en empêche en nous coupant les mains. Faites entendre à nos amis qu'il est aussi dangereux pour eux que pour nous de retarder plus long-temps ; le péril augmente à chaque pas. S'il ne faut que du courage et de la résolution, mettez-vous à la tête des Portugais, et allez en avant. S'ils hésitent encore, s'ils ne sont pas entièrement résolus à briser leurs chaînes, abandonnez-les à leur sort, et sauvez-nous et nos amis. D'ici à trois mois, tout doit être terminé : je ne puis pas rester plus long-temps dans la cruelle incertitude où nous sommes ; je ne veux pas d'un bien qu'il faut acheter par des années d'inquiétude. — Je suis de votre avis ; je ne puis d'ailleurs vous

dissimuler le mécontentement que m'a donné notre dernière opération dans cette ville. Si nous combattons à la tête des Portugais, il coulera des flots de sang ; mais il y a du moins quelque gloire à acquérir. A se mesurer avec les valets de la justice, il y a beaucoup de péril sans honneur.... Tirons un voile sur le passé, mais ne renouvelons jamais la scène cruelle qui s'est terminée par la mort de notre bon Gabriel.

Ils furent interrompus par l'arrivée d'une de leurs affiliées, la marquise Tavelino, qui se présenta vêtue comme une simple bourgeoise.

— Est-ce vous, signora ? s'écria Silvio : quel bonheur ou quelle infortune me procure le plaisir de vous voir ici ? — Je viens vous faire part d'une découverte importante qui nous concerne. Je suis sortie dans cet équipage pour n'être point remarquée. Je

me rendais chez le chevalier d'Astano, un de ses gens, que j'ai rencontré, m'ayant appris qu'il était chez vous, je m'y suis fait conduire. — Allez-vous encore nous apprendre un nouveau malheur? — Vous connaissez tous deux le comte de Sulmore, qui bientôt sera mon gendre; il a beaucoup d'influence à la cour. Le ministre est son beau-frère; sa sœur, femme estimable sous tous les rapports, a la confiance de son mari, qui dépose dans son sein jusqu'aux secrets de l'état. Le comte est mon ami.... je puis beaucoup sur lui.... Il a appris de sa sœur, et est venu m'instruire que le roi a reçu des lettres de Modène. Le duc César est informé de la tromperie que l'on lui a faite; il sait que l'on a soustrait Aurora au coup fatal qui devait tomber sur sa tête; il sait aussi qu'elle s'est retirée en Espagne, et y continue ce

qu'elle avait commencé en Italie. Notre cour est priée d'avoir les yeux ouverts sur ses démarches ; on doit faire des recherches, et vous savez que nous avons plus à y perdre qu'à y gagner. Le danger s'approche à grands pas ; je n'ai pas cru devoir différer un instant de vous faire part de ces nouvelles. Les confier au papier m'a paru d'une grande imprudence ; j'ai préféré prendre ce déguisement pour vous les apprendre de vive voix. Consultez-vous sur le parti qui nous reste. — Il n'en est qu'un, dit Silvio, c'est de hâter l'exécution de nos projets. Dans peu de jours je pars pour Lisbonne. Je vais rejoindre Aurora..... mettre sur l'heure le feu à toutes les mines. ... Il faut qu'elles sautent sans plus de retard, dussent-elles nous ensevelir sous leurs débris. — Ils se séparèrent.

Le même jour, Silvio reçut une lettre d'Aurora. Elle lui mandait que l'instant de leur réunion était enfin arrivé ; elle lui disait qu'elle venait d'apprendre ce qui s'était passé à Lérida et à Tarragone, et qu'elle avait recueilli à Lisbonne une partie des fugitifs. Elle ajoutait qu'il pouvait engager à venir la joindre tous les affiliés des deux sexes qui craindraient quelque chose à Madrid ; que tout était, en Portugal, dans les meilleures dispositions ; que les brandons étaient allumés, et que l'incendie commencerait au premier moment.

Silvio fit part de cette lettre aux chefs de la réunion, dont une partie alla joindre Aurora par différens chemins, emmenant avec eux le plus grand nombre des agens subalternes. Trois jours après, Silvio les suivit, accompagné d'un seul

valet. La veille de son départ, il eut une aventure, et entendit une conversation dont nous allons rendre compte.

CHAPITRE XIII.

LES INQUIÉTUDES REDOUBLENT.

La marquise Tavolino avait fait savoir le mariage de sa fille avec le comte Sulmare. Le jour des fiançailles, elle donna un bal masqué, où se trouva le chevalier.

Il dansait peu, et trouvait suffisante matière à ses observations. Enfin, il chercha la solitude, et se retira dans une petite chambre, dans laquelle brûlaient deux bougies. Il les éteignit, et se jeta sur un sopha. La porte par laquelle il était entré donnait dans la salle des rafraîchissemens, une seconde était l'entrée d'une

galerie de tableaux ; toutes deux restèrent ouvertes.

Il était depuis peu dans sa retraite, lorsqu'il entendit parler, dans la galerie, deux personnes qui n'étaient pas éloignées de la porte. Les voix semblaient appartenir à deux hommes. Il écouta sans faire le moindre bruit, et ne perdit pas un mot de l'entretien.

— Je vous assure que rien n'est plus certain.

— Cela est singulier !

— Elle a été sauvée par les amis qui l'entouraient à l'insu de César. Une pauvre fille, qui lui ressemblait en quelque sorte, et à qui, par précaution, l'on avait fait couper la langue, fut décapitée à la place d'Aurora. Elle s'est sauvée ; on l'a vue en Espagne. César est instruit de tout, et a fait prier le roi de lui livrer cette fille. On n'en fera rien ; mais notre

gouvernement cherche à s'assurer de sa personne, parce que l'on veut avoir des renseignemens sur certaine société dont on croit qu'elle fait partie, dont on ignore les desseins, et à laquelle on présume qu'elle a fait réunir tous ses amis d'Italie. Cette société est, dit-on, née dans le sein de notre royaume.

— Cela est étonnant!... Elle a toujours eu des amis ici.

— Des amis et des adorateurs. Lorsqu'elle était danseuse dans cette ville, elle a enlevé bien des cœurs.

— Comme sa charmante mère.... Argentina est bien certainement la mère d'Aurora.

— Leur parfaite ressemblance ne laisse aucun doute là-dessus; il est bien certain qu'il n'y a point ici supposition d'enfant. Si elle est la fille du duc....

— J'imagine que l'on en peut dou-

ter ; elle-même n'en paraissait pas certaine lorsqu'elle était ici au couvent. Mais, lorsque, par les conseils, et avec le secours de ses amis, elle se fut échappée du cloître, elle se le laissa facilement persuader, et risqua le coup hardi de se presenter comme héritière du duc.

— Le grand nombre de mécontens qui se trouvaient à Ferrare grossit son parti ; il était très-nombreux en Italie, et a laissé de fortes traces.

— Son amant déclaré, un certain chevalier d'Astagno, fait courir le bruit qu'il a le pouvoir d'évoquer les morts, et emploie tous les moyens pour armer des bras contre la vie de César. Selon toutes les apparences, cet aventurier a suivi son amante jusque dans cette ville.

— Je voudrais bien le connaître !

— Je le plains. Quel sort peut-il espérer ? Il partagera tôt ou

tard celui qui attend sa maîtresse.

— Ils s'aiment beaucoup ?

— On l'assure. Je suis bien persuadé cependant qu'Aurora est trop fine pour aimer autre chose dans son amant que ses propres intérêts. Bien certainement, elle ne l'aime point pour lui-même; elle a besoin, dans ses affaires, de sa tête et de son bras, et de ses embrassemens dans les momens que les femmes accordent à la tendresse. S'il cessait de lui être utile sous ces trois points de vue, je crois qu'elle l'aurait bientôt oublié.

— Dans quelques jours, dit-on, l'on doit exposer en public le portrait de cette aventurière, afin de rendre sa figure généralement connue, et de faciliter par-là la découverte de l'endroit où elle s'est retirée. On ajoute que l'on promettra un gros prix à qui s'emparera de sa personne. Il lui sera impossible de s'échapper. César

a beaucoup d'espions ici ; c'est par eux qu'il a découvert les menées d'Aurora, et la société qu'elle a formée. Je crains que plusieurs de ses membres ne se repentent d'être entrés, peut-être sans en prévoir les conséquences, dans une affiliation dont les projets ressemblent beaucoup à ce qu'on appelle partout des crimes d'état. On assure que plusieurs de nos grands seigneurs en font partie. Si cela est, quel autre projet peuvent avoir les affiliés, que celui de lever l'étendard de la rebellion ? Il est donc du devoir de tout galant homme attaché à son pays, de faire tous ses efforts pour parvenir à découvrir ces secrets.

— Sans doute.

— Je parlais de tout cela à la marquise Tavolino ; elle parut ne pas me croire. Je lui en donnai les plus fortes assurances ; elle sourit et me dit : Si

ce que vous avancez est effectivement vrai, nous ne pouvons jamais être certains de ne pas avoir, au milieu de nous, des membres de cette affiliation. Je lui répondis que cela était plus que problable ; elle se troubla et changea de couleur. Pourquoi? C'est ce que j'ignore.

— Elle craignait peut-être que le comte Sulmare....

— Je ne me fie point à la comtesse.

— Paix! des masques s'approchent.

L'entretien cessa. Silvio en avait entendu plus qu'il ne l'aurait désiré. Il allait se retirer, lorsqu'un bruit léger, qui s'augmentait en approchant, l'engagea à rester encore un moment.

Une voix de femme se fit entendre dans la chambre, et dit :

— Point de lumière ici ? par quel hasard ?

Silvio reconnut la voix de la marquise Tavolino; il fit un mouvement assez fort sur le sopha, et la marquise l'entendit.

— Qui est là ? dit-elle en s'éloignant un peu.

— Ne craignez rien, c'est moi; et il lui donna le mot d'ordre.

— Ah ! c'est Silvio.

— Lui-même.

Elle avança, et vint s'asseoir à ses côtés. Ils étaient fort près l'un de l'autre. La main du chevalier s'approcha du sein de la comtesse, et il s'aperçut que son cœur battait avec force.

— Qu'avez-vous ? le cœur vous bat comme si vous aviez de fortes inquiétudes.

— Je ne suis effectivement pas tranquille.

— Pourquoi ?

— De tous côtés l'on parle de notre affiliation.

— Laissez-les parler.

— Mais....

— Les preuves leur manquent encore.

— Oui, jusqu'à présent.

— Et leur manqueront toujours si nous ne sommes ni faibles ni indiscrets.... Si vous avez assez de courage pour braver l'avenir, je vais vous donner un moyen pour vous mettre sur l'heure en sûreté.

— Quel est ce moyen ?

— Les uns l'appelleront infâme trahison, mais d'autres lui donneront les noms de sagesse et de prudence.

— Fi!

— Suivez ce conseil, et vous êtes hors de toute inquiétude.

— Silvio ! c'est un outrage dont vous me demanderez pardon publi-

quement ; je veux même avoir satisfaction....

— (*L'embrassant.*) Mille baisers peuvent-ils suffire ?

— Silvio !... la veille d'un départ... c'est commencer trop tard !

— Ce voyage peut se différer de quelques jours.

— En êtes-vous certain ?

— Pourrais-je demain vous parler en secret ?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien ! je ne me refuserai point à mon bonheur !... Vous me permettrez bien de rester caché près de vous pendant quelques jours ? Les autres me croiront parti.

— Bien vu !... nous pourrons pendant ce temps trouver les moyens de nous tirer d'embarras.... Cette chambre n'est pas sûre.... suivez-moi de loin.... dans mon cabinet nous n'aurons aucune indiscrétion à redouter.

Silvio la suivit sans être remarqué. La porte du cabinet fut soigneusement fermée ; on y parla peu ; la comtesse fut cependant assez contente de l'entretien. Comme il faut que tout finisse, ils se séparèrent enfin, et furent rejoindre la compagnie, qui ne s'était point aperçue de leur absence.

Silvio chercha le chevalier d'Astano, et découvrit ce qui venait de se passer.

— Je vous félicite de votre bonne fortune.... mais en vous y livrant, n'aviez-vous pas quelque dessein secret ?

— Sans doute. Dans la position où nous nous trouvons, nous devons toujours avoir un but en vue.... même en fêtant l'heure du berger.

— Bravo !

La marquise était tellement inquiette des bruits qui couraient sur

notre compte, que j'ai craint de lui voir laisser échapper un aveu qui nous perdrait tous. Le moyen que j'ai employé pouvait seul lui fermer la bouche. J'ai entendu une singulière conversation, et je redoute les espions. La marquise est femme.... Pour aujourd'hui et pour demain nous sommes en sûreté.... Je me repose sur vous pour la suite. Engagez-la à quitter la ville, et à se retirer dans sa maison de campagne; j'ai promis d'aller l'y joindre.... Il ne sera pas très-difficile de la consoler de mon absence.... mais il faut lui choisir un jeune et joli consolateur; qu'il veille sur elle et ne la perde pas de vue.... Je lui écrirai avant de me mettre en route. Par le moyen d'un amant, enchaînez-la aux intérêts de la société, et que ses craintes soient étouffées par des caresses: mais, je vous en prie, que

l'on cesse d'introduire des femmes parmi nous. Un secret de l'importance du nôtre est trop lourd pour ce sexe, que la crainte ou les passions rendent toujours indiscret. Je vous répète que j'ai entendu une conversation qui m'a appris que nous étions entourés d'espions : ce qu'ils savent de nous jusqu'à présent se réduit à peu près à rien ; mais ne leur procurons pas le plaisir d'en apprendre davantage ; agissons avec la plus grande circonspection.

— Je vous en conjure, hâtez votre voyage.

— Je pars demain.

— A votre arrivée en Portugal, faites ensorte que l'on mette de suite la main à l'œuvre.

— J'y ai trop d'intérêt pour y manquer.... Je quitte le bal ; veillez sur la marquise.

— Je serai son ombre.

— Adieu ! vous recevrez bientôt de mes nouvelles.

CHAPITRE XIV.

PLAISIRS ET CHAGRINS.

Le jour suivant, Silvio partit. Non loin de Myarès il fit prendre les devants à son valet, avec l'ordre de lui préparer un logement à Karia, où il voulait demeurer plusieurs jours pour visiter quelques frères qui s'y trouvaient. Le valet avait ordre de partir ensuite pour Lisbonne, afin d'annoncer à Aurora l'arrivée de son maître.

Le valet prit les devants ; mais Silvio ne se rendit point à Karia. Nous allons apprendre ce qui l'en empêcha.

Le lendemain du jour où il s'était

séparé de son domestique, le chevalier quitta son gîte de très-bonne heure pour continuer son voyage.

A peine avait-il fait quelques lieues, qu'il vit un franciscain venir à lui. Le moine le salua, l'examina soigneusement, et lui demanda enfin :

— Où allez-vous, seigneur ?

— A Karia.

— Ne venez-vous pas de Madrid ?

— Oui.

— Non ! je ne me trompe pas; c'est vous-même.

— Qui suis-je ?

— Celui que je cherche: l'on vous a si bien dépeint à moi, que je ne puis m'y tromper. Je remercie le ciel de m'avoir fait vous rencontrer ; je commençais à en désespérer.

— Quel discours !

— Vous paraissez surpris ?

— Je le suis aussi, et ne sais comment....

— Il est inutile d'en dire plus.... voilà une lettre pour vous; adieu!

Le franciscain s'éloigna promptement, et Silvio trouva ce qui suit dans le billet.

« Silvio interrompra son voyage pour se rendre au château de Grandora, près des montagnes. Il y est attendu, et en apprendra là plus qu'on ne peut lui en dire dans ce billet ».

Quoique la main fut inconnue, le chevalier résolut de se rendre à l'invitation. Il s'informa dans un couvent du chemin qu'il fallait tenir pour se rendre au château de Grandora, le suivit, et arriva le lendemain vers midi.

Il était situé sur une montagne,

passablement fortifié, et entouré de fossés sur lesquels étaient des ponts-levis qui ne baissaient qu'au besoin. Au pied de la montagne était une cabane de berger. Le chevalier y entra, et vit une femme à qui il demanda comment on pouvait s'introduire dans le château.

— Il y a un petit sentier qui y conduit.

— Qui y demeure?

— Le propriétaire.

— Les ponts-levis ne sont point baissés.

— Ils ne le sont jamais.

— J'ai des affaires dans ce château, et je ne sais comment m'y introduire.

— Je vais vous annoncer.

— Comment?

Au lieu de lui répondre, cette femme prit une de ces cornes de bœuf qui servent à appeler les trou-

peaux, et souffla dedans trois fois. On lui répondit du château.

— Vous avez entendu ? tout à l'heure quelqu'un va descendre.

La bergère retourna à son travail, et Silvio se jeta au pied d'un arbre.

Peu de temps après, il vit un homme de moyen âge descendre la montagne, et venir à lui.

— Est-ce vous qui avez fait sonner ?

— Moi-même.... Je désirerais parler au maître du château.

— Votre nom ?

— Silvio.

— Silvio ?.... Vous êtes attendu.... suivez-moi.

Ils montèrent ; un pont-levis se baissa pour les laisser entrer.

Le chevalier fut introduit dans une grande et belle salle. Son conducteur le quitta pour aller l'an-

noncer. Un instant après, parut un vieillard richement habillé, le port noble, l'œil plein d'esprit et de feu. Il tendit la main à son nouvel hôte.

Soyez mille fois le bien venu, noble jeune homme! vaillant Silvio! Il l'embrassa et le conduisit dans la chambre qu'il quittait.

— Savez-vous quelque chose d'une lettre qu'un franciscain m'a remise en route?

— Je l'ai moi-même écrite, et je suis fort aise que vous l'ayez reçue. Je suis le comte de Marranda, et ce château m'appartient.

— La lettre me mande qu'ici je trouverai des nouvelles....

— Vous les apprendrez d'une bouche connue. Daignez m'attendre, je reviens dans l'instant.

Le comte quitta la chambre. Silvio considéra les tableaux qui l'ornaient. Presque tous représentaient des mor-

ceaux historiques de la guerre entre les Maures et les Castillans.

On apporta du vin et des fruits; le chevalier prit quelque chose, et se reposa sur un sopha.

Tout à coup la porte d'une chambre voisine s'ouvrit, et le chevalier aperçut.... Aurora.

Il s'élança, elle vola à sa rencontre, et ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le comte les laissa seuls. Après un assez long silence, ils retrouvèrent la faculté de parler.

— Aurora!

— Mon bien-aimé!

— C'est ici que je te trouve?

— Ici, et non pas à Lisbonne.

— Aurora! ô ma vie!

— Combien j'ai redouté qu'on ne te rencontrât pas, et que tu ne te rendisses à Lisbonne!

— Je croyais t'y trouver.

— Je n'ai eu que le temps de fuir.

— Pourquoi?

— Nous sommes trahis. Le comte Mazzaredo nous a vendus aux gens de César, et trahis près de sa cour.

— Est-il possible ?

— J'ai des preuves certaines de cette infâme conduite. La nièce du duc de Bragance m'a avertie et sauvée. Maintenant nous ne pouvons sortir de l'inaction sans les plus grands dangers.

— Trahis !... nous ?

— L'on attend pour éclater ton arrivée à Lisbonne. Nous sommes ceux dont on souhaite le plus de se défaire. Ou nous serions tombés sous les poignards des bandits payés par César, ou l'on se serait emparé de nous, on nous aurait enchaînés, jetés dans un vaisseau, et conduits à Modène pour y perdre la tête sur un échafaud ; ou enfin nous au-

rions été livrés à l'inquisition de ce pays.

— Et c'est le comte qui nous trahissait !... Mort et enfer !... comment punirons-nous ce scélérat ?

— Calme-toi : le comte de la Roda est instruit de tout. Lui et Thérèse ont fui secrètement avec moi de Lisbonne : ils se rendent en Italie ; arrivés à Rome, le comte fera entrer Thérèse dans un cloître, comme elle le désire. Aussitôt qu'elle aura donné le jour à un enfant dont Gabriel est père, il se chargera de l'innocente créature, et lui servira de protecteur : mais avant de quitter l'Espagne, il démasquera le traître. Il fait conduire dans cet instant notre ami à son château, et il se rend à Madrid; il y verra Ranudo, l'instruira de tout. Le traître comte ne jouira pas long-temps des fruits de sa perfidie.

— Et nos amis de Lisbonne ?

— Ne crains rien pour eux. César ne cherche qu'à nous avoir tous deux en son pouvoir ; les autres n'ont rien à redouter de sa vengeance : quant aux portugais, leurs affaires s'avancent. Nos amis sont sous la puissante protection du duc de Bragance. Sa chute précéderait la leur; mais elle est maintenant impossible.

— Et nous ? Aurora !

— Nous chercherons à éviter l'orage qui nous menace.

— Ah ! la foudre nous environne de toutes parts !

— Elle tombera près de nous sans nous atteindre.... Je t'ai donc enfin retrouvé !.... tu es encore près de moi.... Si on voulait m'arracher de tes bras pour me conduire à l'échafaud.... ne me laisse pas mourir par la main d'un bourreau !

— Ne le crains pas !

— Tu as un poignard pour ton amante; sauve-la de l'infamie en perçant son cœur, que tu remplis tout entier.

— Je ne puis que mourir avec toi; mais ne redoute pas la honte tant qu'il nous restera du fer et du poison.

— J'attends de ton courage l'exécution de ces promesses. Ici nous sommes à peu près en sûreté; personne ne sait notre retraite que le comte de la Roda. L'on croit que nous nous sommes embarqués secrètement. Dans l'obscurité, nous pourrons goûter en ces lieux des jours tranquilles; nous nous suffirons à nous-mêmes, et renoncerons à l'éclat trompeur du grand monde : nous serons heureux par notre amour !

— De quelle espèce est ta liaison avec le propriétaire de ce château?

— De la meilleure possible.... Il nous aime et nous protége.

— Il est donc un de nos frères ?

— Non ; mais il était l'ami de ma mère, et dès mon enfance il s'est intéressé à mon sort. Il n'a ni épouse, ni héritiers ; nous serons ses amis et ses enfans : près de lui et dans tes bras je veux oublier tous les trônes du monde. De combien d'inquiétudes ma vie a été traversée ! Le repos et ton amour feront désormais mon bonheur. J'oublierai que les hommes m'ont persécutée, et le plaisir seul m'accompagnera dans les bras de mon bien-aimé Silvio. Je renonce à tous mes songes trompeurs, pour me livrer enfin à d'heureuses réalités. Combien je me reproche de t'avoir quitté si long-temps, pour courir après un fantôme !.... Pardonne-moi, mon bien-aimé!... oublie mon aveugle vanité !

— Je n'ai rien à te pardonner.

— Ne me reprocheras-tu jamais de t'avoir laissé si long-temps dans une obscure ignorance, et de m'être refusée à toutes tes sollicitations ?

— Tu agissais d'après un plan formé.

— Ami trop généreux ! combien ta confiance aveugle me fait rougir de moi-même !

— Tu la méritais.

— Non, je ne la méritais pas ! ta constance, ton généreux abandon, ta douceur....

— Aurora ! c'est à mon amour pour toi que tu as dû tout cela.

— Je ne puis en cet instant te donner qu'un espoir de récompense... aurai-je jamais le pouvoir de le réaliser ?

— Laissons cela.... Je t'aime au-delà de toute expression ; je suis prêt

à mourir comme à vivre avec toi ; ton amour fera partout ma félicité. Sur les côtes de l'Arabie je serais aussi heureux dans tes bras que j'aurais pu l'être à Ferrare, si tes projets avaient réussi. Tu sais que tes plans m'ont toujours été inconnus ; ce n'était qu'en toi seule que je trouvais mon bonheur ; un diadème ne pouvait l'augmenter ; il ne pouvait donner du prix ni à mes sentimens, ni à mon amour. La perte de cette espérance illusoire ne peut donc être d'aucune importance pour nous.

— Ah! Silvio!

— Aurora sous la pourpre, ou dans les vêtemens d'une simple bergère, est seule l'objet de mes adorations ; ses habits, quels qu'ils soient, ne peuvent augmenter ni diminuer son prix à mes yeux.

— Pourquoi ai-je négligé un cœur comme le tien, pour courir après

une couronne ?..... Si je l'avais perdu, ce cœur, ce précieux bijou, n'aurait-ce pas été ma propre faute ?

— Comment l'aurais-tu perdu ? la jouissance t'en était à jamais assurée !

— Quand on aime on a des craintes !

— Les craintes augmentent l'amour, et le tien me rendait heureux. Comment aurais-je pu renoncer à ce qui faisait tout mon bonheur ?

Ah Ferrare ! de quel trésor aurais-tu pu me priver.

— N'en parlons plus !... Comment as-tu pu échapper au glaive du bourreau ?

— Par mes amis.

— Cependant, une victime est tombée publiquement.

— Une pauvre fille, à qui une ressemblance éloignée avec moi a coûté

la vie.... Je suis innocente de sa mort; ce fut l'ouvrage de mes amis.... Qu'un voile couvre cette scene de sang !... que le passé soit oublié !... L'avenir nous attend avec ses plaisirs et ses peines.

— Jouissons du présent avant de songer à l'avenir ; nous y porterons les yeux lorsque nos premiers transports seront appaisés. Ne vivons dans cet instant que pour l'amour.... Tu m'assures que nous sommes ici en sûreté ?

— Oui.

CHAPITRE XV.

UN INSTANT DE BONHEUR.

Le comte vint les rejoindre.

— J'ose espérer que vous ne me ferez point un crime d'avoir écouté votre conversation, sans en avoir obtenu la permission....

— Monsieur le comte! vous....

— C'est assez. Tant qu'il y aura ici sûreté pour moi, vous la partagerez. Je suis chevalier de la Toison-d'Or, et ne puis être jugé que par le corps assemblé. Je ne redoute aucun pouvoir, que celui des chevaliers, dont le roi est le chef. Je suis grand de la première classe, et j'ai le droit d'avoir une garnison dans mon château.

teau. Je ne ménagerai rien pour vous sauver.... Vous êtes sous ma protection. Il faut que je succombe avant qu'il vous arrive le moindre malheur; ce n'est qu'en marchant sur mon cadavre sanglant que l'on parviendra jusqu'à vous.

— Homme généreux !

— Mais si le cas l'exige, il faut que vous sachiez aussi mourir.

— Je vous en donne l'assurance.

— Chérissez-moi comme des enfans !

— O mon père !

— Mes enfans ! soyez plus heureux que je n'ai pu l'être !

Les yeux humides de larmes, le comte s'éloigna après les avoir embrassé tous deux, et les amans se jurèrent encore fidélité jusqu'à la mort.

Dans les bras de son amante, au milieu d'une tranquille solitude, jouissant enfin du repos le plus doux

dans un port après lequel il avait soupiré si long-temps en vain, Silvio était comme un homme qui sort d'un sommeil pénible, et qui, à son réveil, se croit échappé aux dangers affreux dont des songes lui avaient présenté les images effrayantes. Il ne se trouvait plus au milieu de prétendus amis dont les poignards ne rentraient jamais dans le fourreau, et qui se faisaient un jeu de l'assassinat et de l'incendie. Le cercle étroit dans lequel le destin l'avait si heureusement renfermé, et où son enchanteresse Aurora régnait avec tant de grâces, était pour lui l'univers. Un petit jardin attenant au château, et qu'en dépit de la nature l'art avait cultivé sur des rochers qui semblaient se refuser à porter autre chose que des pierres, était sa retraite favorite, et lui semblait mille fois plus beau que le jardin royal d'Aranjuez, où la con-

trainte et l'étiquette dérobent à la nature ses charmes les plus doux. Sous des berceaux de myrtes les deux amans n'avaient pour compagnons que la confiance et l'amour.

Ils s'y retiraient souvent pour travailler, lire, converser, chanter des romances qu'ils composaient eux-mêmes, et ils y oubliaient qu'ils avaient appartenu à un monde rempli de tigres altérés de sang, qui usurpent le nom d'homme.

Le comte était un excellent père, qu'ils honoraient et chérissaient tendrement. Il voyait avec le plus grand plaisir leur amour et leurs caresses, et nos amans cherchaient à voler au-devant de ses moindres vœux.

— Aurora, disait souvent Silvio, jouirons-nous long-temps d'un bonheur si parfait?

Elle répondait en soupirant :

— C'est mon vœu le plus ardent.....

Mais en aurions-nous senti tout le prix, si nous ne l'avions pas acheté par les plus terribles épreuves ?

— C'est une vérité!... elle est bien affligeante !

Quand il couronnait la tête de son amie avec une guirlande de fleurs, quand il posait une rose sur son beau sein, il pensait au destin qui ne les avait conduits tous deux au port qu'après les plus cruelles tempêtes.

Le chant du rossignol leur faisait éprouver les plus douces sensations, quand le soir, prêts à se livrer au sommeil, ils écoutaient ses accens mélodieux, et quand le matin, à leur réveil, ils entendaient encore les sons argentins de son joli gosier. Les rayons de l'aurore venaient tous les jours dorer la couche de ce couple ivre de bonheur ; tous les soirs la lune semblait diriger sur eux sa douce clarté avec un nouveau plaisir. L'amour

s'éveillait avec eux ; avec eux il se livrait au sommeil. Il assaisonnait les mets que l'on leur présentait ; il rendait plus doux le parfum des fleurs, plus agréable le chant des oiseaux, il embellissait pour eux toute la nature.

Ma douce amie ! s'écriait souvent Silvio, notre bonheur n'est-il point une illusion ? .... O destin ! laisse-moi couler doucement mes jours auprès de mon amante, et quand notre heure fatale sera prête à sonner, accorde-nous pour dernière faveur de mourir dans les bras l'un de l'autre !

CHAPITRE XVI.

BONHEUR TROUBLÉ.

Il n'est point ici-bas de bonheur durable. Ce calme délicieux fut suivi de la tempête la plus horrible.

Plusieurs mois s'étaient écoulés comme un jour pour nos amans. Ils étaient tellement accoutumés à leur bonheur, qu'ils ne craignaient plus d'en voir cesser la durée.... Ils furent douloureusement détrompés.

Inopinément, le comte reçut de Madrid la lettre suivante, que lui écrivait un de ses amis.

« Mon cher comte! votre présence devient indispensablement nécessaire

à la cour. Un certain comte de la Roda s'est battu publiquement avec le chambellan Mazzaredo. Ce dernier a été dangereusement blessé, et à peine était-il guéri de ses blessures, qu'il a été assassiné par des bandits. Peu de temps avant sa mort, il a donné des renseignemens sur une bande de conjurés, dont lui-même était membre. Il a remis à un secrétaire du roi des papiers de la dernière importance. Aussitôt, plusieurs personnes ont été arrêtées ; dans le nombre se trouvent la marquise Tavolino, et un de nos gentilshommes nommé d'Astano. La famille de la marquise met tout en usage pour la tirer de ce mauvais pas ; mais elle aura bien de la peine à éviter une réclusion dans un cloître. La cour a de suite dépêché des courriers à Lisbonne, où l'on assure qu'il se trouve beaucoup de conjurés. On

les dit sous une protection puissante; mais, comme d'usage, les protecteurs se tireront d'affaire, et les protégés perdront la liberté ou la vie. On assure qu'il est beaucoup de ces conjurés dispersés dans notre Espagne, et qu'ils sont tous marqués sur le bras des lettres *A. P. F.* Vous aussi, mon cher ami, l'on vous soupçonne d'être un des membres de cette association. Je vous connais trop pour le croire, et je suis persuadé que vous pouvez sans rougir montrer un bras qui a rendu tant de services à votre roi et à votre patrie. Les soupçons qui planent sur vous ont été donnés par des lettres d'Italie. Le comte de la Roda, dont je vous ai parlé plus haut, a quitté l'Espagne immédiatement après son duel avec Mazzaredo ; il avait avec lui une fille jadis confidente d'Aurora Argentina, qui a su se soustraire au glaive de la jus-

tice. Cette fille a été reconnue dans les états du pape, et livrée à César, ainsi que le comte. Ce dernier amené devant ses juges, s'est empoisonné, et est mort presque sur l'heure. Après sa mort, l'on a trouvé sur son bras les trois lettres qui prouvaient son affiliation avec les conjurés. La fille, nommée Thérèse, qui se trouvait enceinte vraisemblablement par le comtè, fut jetée dans une prison, et.... quelle cruauté!.... mise à la torture malgré son état. La douleur et les promesses de grâce lui ont ouvert la bouche; elle a dit qu'Aurora et son amant (le chef des conjurés) étaient tous deux dans le château du comte Morranda. Vous concevez, d'après cela, qu'il vaut mieux pour vous venir à la cour que d'y être mandé. Vous êtes grand d'Espagne et chevalier de la Toison-d'Or; vous n'aurez que des juges impartiaux, et

ne devez rien redouter. Venez promptement ! tous vos amis vous attendent ; ils sont persuadés d'avance que vous ne vous êtes point écarté des devoirs d'un loyal sujet, et que votre cœur est aussi pur que le leur. »

Silvio et son amante restèrent comme frappés de la foudre ; tout l'édifice de leur bonheur se trouvait détruit en un instant. Le comte était plus maître de lui.

— Mes enfans, leur dit-il, je pars pour Madrid, et veux faire voir au roi que mes bras sont sans tache comme mon cœur. Je lui confesserai que vous êtes chez moi ; il apprendra pourquoi j'ai offert une retraite à Aurora, et ne me l'imputera point à perfidie. Vous apprendrez vous-même quel motif m'y a déterminé. Le roi a un cœur aussi ; il n'a point oublié avec quelle fidélité je l'ai toujours

servi. Je lui demanderai une récompense qu'il ne pourra me refuser : c'est votre liberté que je m'efforcerai d'obtenir pour le sang que, si souvent, j'ai perdu ; pour ma vie, que tant de fois j'ai exposée en défendant mon pays. J'emploierai tout pour vous sauver.... Si cependant le roi ne veut ou ne peut pas exaucer mes prières.... je suis persuadé que vous ne refuserez pas celle que je vais vous faire.... Mes enfans !..... mourez dans les bras l'un de l'autre, et dérobez-vous au glaive de la justice!

— Je vous le jure sur l'honneur !

— Bien ! je pars plus tranquille pour Madrid. Vous ouvrirez cet écrit trois jours après mon départ : vous y verrez sur quoi je fonde l'espérance de vous sauver. Si je ne réussis pas, souvenez-vous de votre promesse.

— Rien ne pourra m'empêcher de l'accomplir.

— Je vais envoyer de suite un courrier à mes amis, pour les prévenir de mon arrivée. Je ne veux point attendre que la justice m'ordonne de me présenter devant elle ; demain je pars. Si je vous envoie un domestique portant livrée, avec une lettre ouverte, dans laquelle je vous engage à vous rendre à Madrid, partez sans crainte ; car il serait possible que votre présence fût nécessaire. Si je vous envoie un domestique sans livrée, avec l'invitation de venir, ce sera le signe que des gardes s'avancent pour s'emparer de vous. Il n'y aura plus d'espoir, et la mort sera votre unique ressource. Dans ce cas-là, vous trouverez dans ma lettre le rubis que je porte au doigt ; sa couleur vous rappellera que votre sang doit s'échapper de vos veines. Vous avez poignard et

poison : sachez vous dérober aux fers et aux bourreaux.

— Nous mourrons avec honnenr!

— Nos affaires sont terminées; il ne me reste plus qu'une grâce à vous demander.

— Parlez.

— Je souhaiterais avant mon départ vous voir unis par les nœuds sacrés de l'hymen.

— C'est le plus ardent de nos désirs.

— Je vais expédier mon courrier, puis nous irons à l'autel. Habillez-vous pendant que je vais écrire. Faites avertir le chapelain ; je vous rejoindrai dans la chapelle.

CHAPITRE XVII.

HYMEN SOUS DE FATALS AUSPICES.

Le courrier fut envoyé. Le chapelain était arrivé, et les amans étaient habillés. Les domestiques du comte remplissaient la chapelle; le comte lui-même parut bientôt. Un profond et religieux silence régnait sur l'assemblée; le prêtre remplit son auguste ministère.

La soirée s'écoula sans événement. Le comte était rêveur; les nouveaux époux avaient le cœur serré.

Le lendemain matin, le comte prit tendrement congé de ses deux enfans, après leur avoir répété ce qu'il leur avait dit la veille.

Des larmes humectaient les yeux de nos amans; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en se jurant encore amour et fidélité jusqu'à la mort. Soir et matin ils renouvelaient ces sermens. Enfin parut le troisième jour; ils ouvrirent le paquet cacheté, auquel le comte leur avait défendu de toucher avant cette époque. Ils y trouvèrent ce qui suit:

Le comte Morranda à ses enfans,

SILVIO ET AURORA.

†

† †

« Le dernier duc Alfonse de Ferrare eut une fille de la danseuse Kamilla Argentina. Il fit donner à cette enfant le nom d'Aurora, parce qu'elle vint au monde à la pointe du jour.

Argentina avait une sœur appelée Ortensia qui lui ressemblait tellement, qu'on les prenait souvent l'une pour l'autre. Cette Ortensia me rendit aussi père d'une fille, que l'on nomma Antonia.

Pendant un voyage que je fis en Flandre, l'enfant d'Argentina mourut. Les deux mères résolurent de cacher sa mort, et de faire prendre sa place à ma fille, espérant que le duc lui ferait un sort bien plus brillant que celui qu'elle pouvait attendre de moi.

Elles se sont cruellement abusées!

Toi, que l'on nomme Aurora, tu es cette même Antonia. Oui, toi qui tiens cette feuille dans tes mains, et qui as tant souffert en voulant te faire reconnaître pour la fille du duc, tu es mon enfant. C'est un secret que depuis peu ta mère expirante m'a révélé.

Vous trouverez ci-joint toutes les preuves de cet échange, dont il est encore plusieurs témoins vivans.

O ma fille et mon héritière, que le ciel veille sur toi! »

† †

†

Ils parcoururent tous les papiers joints à cette lettre, et reconnurent, à n'en pas conserver le plus léger doute, la vérité de ce qu'elle contenait. Ils se regardèrent long-temps en silence. Après un tendre embrassement, ils recouvrèrent la faculté d'exprimer leurs idées.

— L'excellent père!... Ah Silvio!... quel destin plane sur les hommes, et dirige leurs actions!... Si cette découverte avait eu lieu quelques années plutôt, nous n'aurions pas en cet instant des malheurs à redouter.

— Non; mais jamais nous ne nous

serions rencontrés ! jamais nous n'aurions été heureux l'un par l'autre !

— Cher Silvio !... c'est le langage d'un cœur ivre d'amour, et non celui de la froide raison.... Peut-être d'un instant à l'autre va-t-on nous apporter le rubis fatal....

— Eh bien ! nous mourrons ensemble !.... Si le courage t'abandonne....

— Je ne le perds pas; je ne redoute pas la mort.... Mais avoir fait ton malheur !....

— Je ne suis heureux que par toi et ton amour ! Quel prix le jour aurait-il pour moi, si tu n'en jouissais plus ?... Tu ne connais pas mon cœur, si tu crois qu'il m'en coûtera pour suivre mon épouse au tombeau. Que ferais-je sur la terre si je te perdais ? Le même coup nous frappera tous deux, et je refuserais de m'y soustraire !....

— Amant trop cher ! . . .

— Ne nous occupons point avant le temps de plaintes frivoles ; livrons-nous à l'amour, et si la mort s'approche de nous, volons au-devant d'elle en espérant un meilleur avenir ; car nous nous réunirons alors pour ne jamais nous séparer. . . . . Aurora ! . . . laisse-moi te donner encore ce nom chéri. . . . Aurora ! cette nuit verra naître nos roses, qui ce matin étaient sur le point d'éclore ; nos oiseaux nous attendent ; nos tourterelles sont dispersées ; nos myrtes ont besoin que nous les visitions : viens ! viens ! prends ta guitare ; sous le berceau nous chanterons ta chanson favorite.

CHAPITRE XVIII.

CATASTROPHE.

SILVIO avait repris toute sa gaîté; il attendait le courrier avec une force d'âme dont Aurora était bien éloignée : elle, qui autrefois était préparée à tout événement, qui affrontait la mort pour parvenir à ses fins, ne pouvait plus, maintenant que ses plans étaient renversés, dissimuler son effroi, et son amour pour la vie. Elle ne pouvait cacher ses craintes à son époux ; mais il feignait de ne pas les apercevoir. Il était fortement résolu de mourir, plutôt que de tomber entre les mains de la justice.

Les jours se succédèrent, même les semaines, et aucun messager ne paraissait. L'espérance commençait à rentrer dans le cœur d'Aurora : Silvio ne connaissait ni crainte ni espoir.

Enfin un domestique arriva : il portait la livrée du comte, et remit aux amans une lettre ouverte. Silvio la prit sans montrer ni joie ni douleur. Il lut :

« Mes enfans !

Vos affaires vont aussi mal que celles de vos amis, et il me reste peu d'espoir de sauver vos jours. Je ferai usage de tous les moyens qui sont encore en mon pouvoir : Dieu veuille que je puisse réussir ! Donnez sur l'heure au messager une cassette qui se trouve dans mon secrétaire, elle est dans le fond à gauche, et scellée

de mon cachet. Je veux ne négliger aucun moyen pour vous rendre à la vie et au bonheur. Hâtez-vous de me renvoyer le courrier. »

La cassette fut emportée : l'inquiétude d'Aurora semblait croître à chaque instant. Avant l'arrivée du domestique, elle cherchait à déguiser ses craintes, maintenant elle ne les cachait plus : son cœur avait besoin de s'épancher.

— Silvio ! mon tendre ami ! est-il donc vrai que la mort ne t'effraye pas ?

— Je ne crains point un trépas honorable ; je le préfère à une vie passée dans les fers et le déshonneur..... Pourquoi craindre la mort ?

— C'est un sentiment qu'on ne peut vaincre.

— Les enfans, qui ne peuvent encore juger de rien ; les fous, que la

perte de leur raison a réduit au même état, ne la redoutent point : pourquoi la craindrions-nous, nous qui jouissons du jugement et de la raison ?

— Nous sommes hommes !

— Raison de plus pour la braver. La mort est la fin de notre carrière ici-bas, et l'entrée d'une nouvelle vie. Il est plus facile de mourir une fois, que de vivre toujours dans une cruelle incertitude. L'homme doit savoir quitter la vie ; il n'appartient qu'à une faible femme de mendier des jours empoisonnés par l'infamie. Aurora ! qu'est devenu ton courage ? As-tu perdu cette force d'âme qui naguère te faisait braver avec sang-froid les dangers les plus grands ? .... Pourrais-tu te résoudre à vivre dans les fers ? ... Je ne survivrai point à la perte de ma liberté ; une fois perdue, elle ne se

recouvre jamais. La nature nous a ouvert plus de cent portes pour sortir de cette vie ; et la mort n'est qu'un repos après lequel soupire le sage.

— La voix puissante de la nature nous défend de mourir avant le terme.

— La raison doit la faire taire lorsque le cas l'exige. Quel sort nous attend ? Les fers, l'infamie..... et peut-être l'échafaud.... Nous n'avons plus le choix.

— Si cela est indispensable, Silvio... donne-moi la mort pendant le sommeil.

— As-tu vécu en dormant ?

— J'ai eu quelquefois des songes !

— La mort n'est aussi qu'un songe.

— Ah ! bien cruel !

— Le réveil en est plus doux, lorsque l'on a été tourmenté de songes pénibles. Repose-toi sur moi ; nous

nous mourrons ensemble ; ensemble comme ici-bas, nous parcourrons la même route.

Un second messager, portant aussi la livrée, arriva de Madrid. Le comte écrivait :

« Mes enfans !

Une séparation peut seule vous sauver. Aurora finira ses jours dans un cloître : quant à Silvio, qu'il cherche à l'instant même son salut dans la fuite. »

— Maintenant, mon ami, tes jours sont sauvés !

— Et les tiens perdus !... Non ! je me sens maintenant le courage de mourir avec toi ; nous fuirons ensemble.

— Sauve ta vie !

— Sans mon amant elle n'est plus rien pour moi.

— J'échapperai à mes persécuteurs.

— Je ne te quitte plus.

Le silence de la nuit fut interrompu par le son d'un cor. Le pont se baissa... C'était encore un messager du comte; il était sans livrée. Fortement émue, Aurora prit la lettre qu'il apportait, et lut :

« Plus d'espoir de salut! Vous êtes observés; des gardes marchent sur les pas de mon courrier : le ciel veuille qu'ils ne le devancent pas. Vous savez ce que vous avez à faire. Brûlez cette lettre. Que Dieu vous reçoive dans son sein! Je vous suivrai bientôt. »

Notre héroïne ne prononça pas un mot. Tout son courage était revenu, elle fixa le rubis qui s'était échappé de la lettre, le baisa, et une seule larme tomba sur ce signe fatal de destruction.

Silvio en silence, le regard et la main assurée, lui présenta la coupe empoisonnée. Elle la vida d'un trait ; son amant suivit son exemple.

— Eh bien, mon Aurora ! nous sommes enfin unis pour jamais !

— Oui, pour jamais, Silvio !....

Ainsi moururent Aria et Pétus !

Le poison était violent et d'un effet très-prompt. Vers le matin, les yeux d'Aurora étaient déjà fermés pour toujours. Silvio lutta plus long-temps avec la mort ; la force de son tempérament l'empêchait de succomber. Déjà il entendait les pas des gardes qui s'approchaient ; il rassembla toutes ses forces, passa son bras gauche autour de la taille de son amante, de la main droite il tira son poignard, et se l'enfonça dans le cœur.

Le comte suivait les gardes, qui, au lieu de victimes, n'emmenèrent que des cadavres à Madrid.

Le comte retourna encore avec eux, obtint les corps de ses enfans, qu'il fit réunir dans le même tombeau, et fit construire dans sa solitude, un temple qu'il consacra à la mémoire de ces deux malheureuses victimes de l'amour et de l'ambition.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Le comte retourna encore avec eux, obtint les corps de ses enfans, qu'il fit réunir dans le même tombeau, et fit construire dans sa solitude, un temple qu'il consacra à la mémoire de ces deux malheureuses victimes de l'amour et de l'ambition.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Le comte retourna encore avec eux, obtint les corps de ses enfans, qu'il fit réunir dans le même tombeau, et fit construire dans sa solitude, un temple qu'il consacra à la mémoire de ces deux malheureuses victimes de l'amour et de l'ambition.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Soden, Julius von, 1754-1831

Aurora, ou l'amante mysterieuse

Bd.: 2

Paris 1802

P.o.germ. 1389 b-1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10312052-5